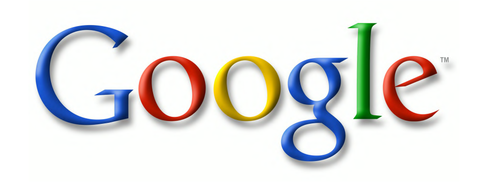
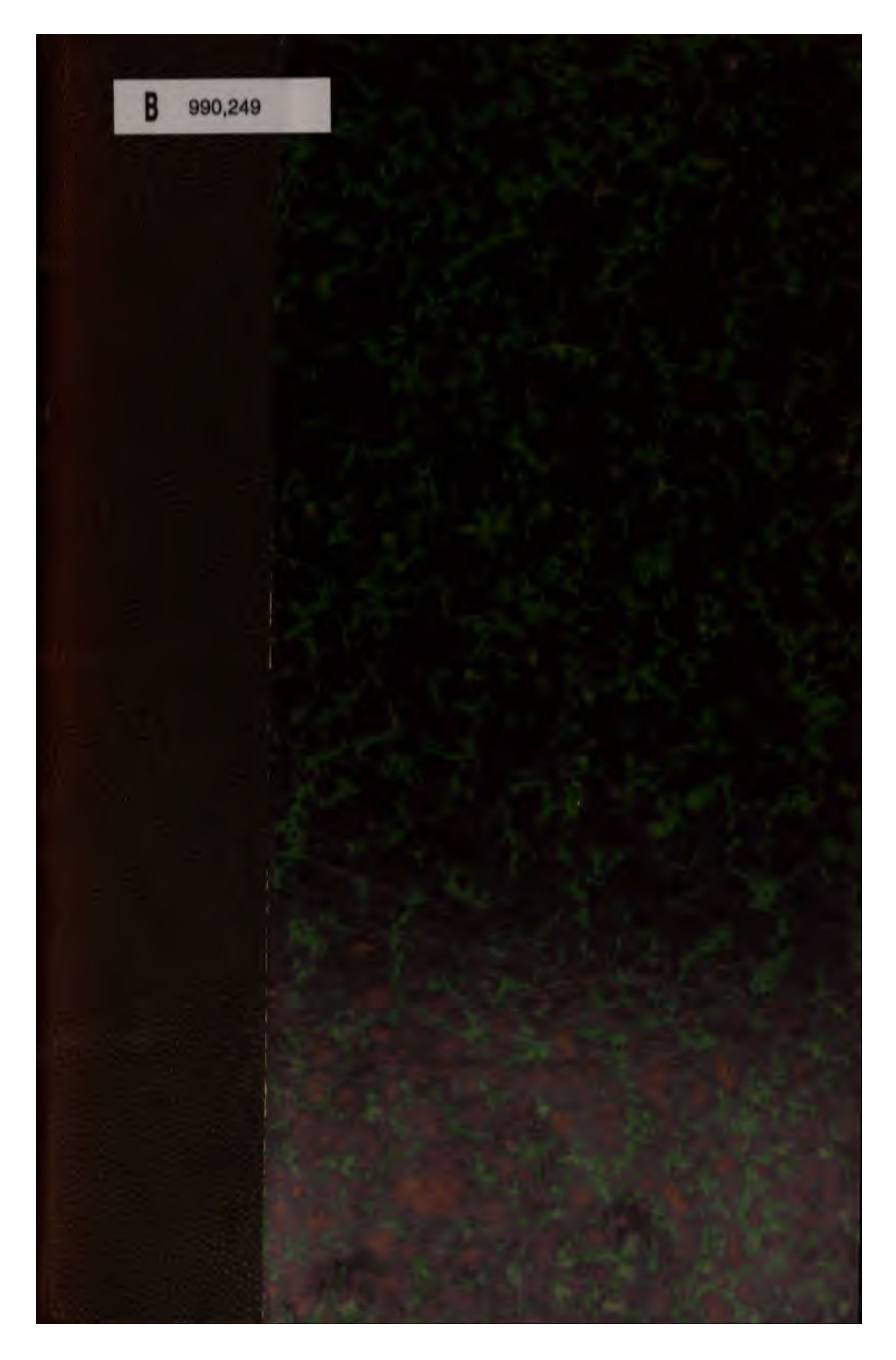
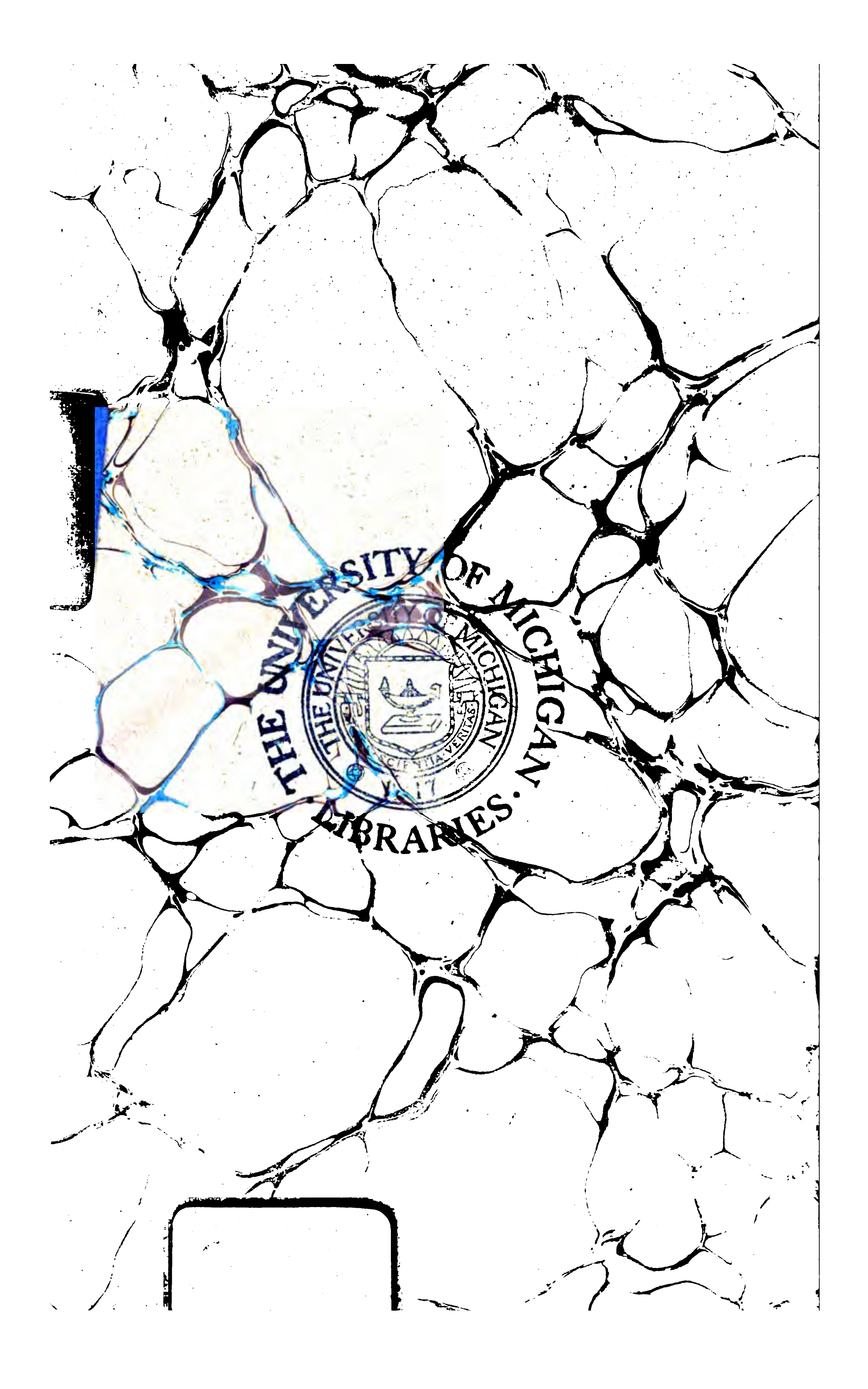
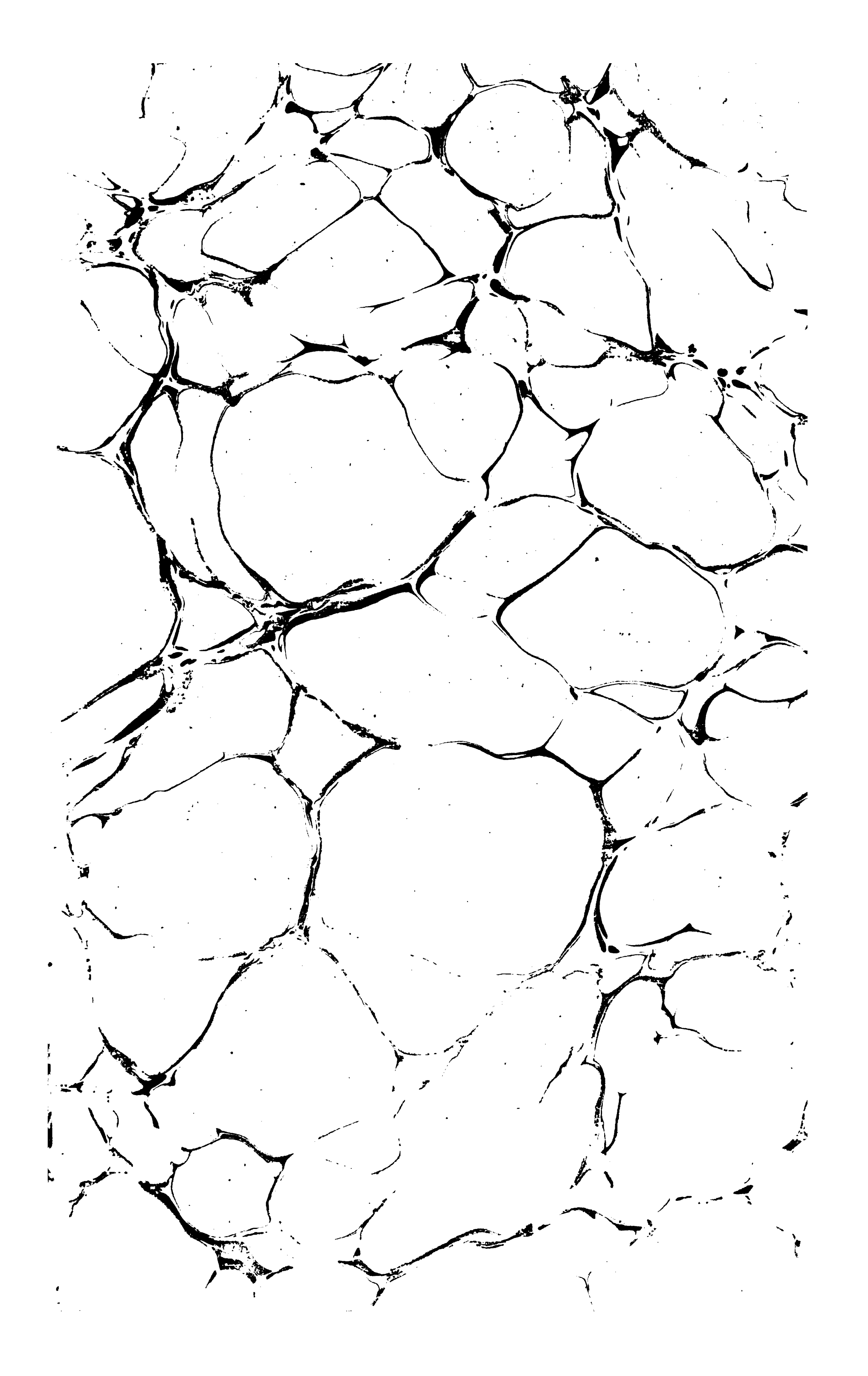





THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES



ADIEUX AU MONDE

MÉMOIRES

DE

CÉLESTE

MOGADOR

4

PARIS

LOCARD-DAVI ET DE VRESSE

RUE DE L'HIRONDELLE, 16

1854

MÉMOIRES

DE CÉLESTE MOGADOR

ADIEUX AU MONDE

MÉMOIRES

DE

CÉLESTE

MOGADOR

4

PARIS
LOCARD-DAVI ET DE VRESSE
RUE DE L'HIRONDELLE, 16

1854

XVII

La mort de Marie.

Ma mère avait trouvé tout préparé pour le déménagement ; notre boutique était prête.

J'avais économisé un peu d'argent, mais cela ne suffisait pas. Je vendis mes

bijoux, des cachemires, je payai toutes mes petites dettes, voulant rompre avec tous ces marchands qui s'accrochent à vous, et qui profitent de votre position, de votre désordre pour vous vendre six fois plus cher que la valeur des objets. Je ne voulais pas devenir une vertu farouche, mais je voulais quitter cette servitude du plaisir des autres; je voulais ne rire que quand j'en aurais envie et pour mon plaisir à moi; vivre avec économie, avec gêne, s'il le fallait, pour être heureuse du bien qui pourrait m'arriver. Je me rappelais les dimanches de mon enfance, qui, sans avoir été trop heureux, étaient des fêtes. La robe de ma première communion que j'avais mise jusqu'à ce que la taille me vint sous les bras, et que je trouvais ad-

mirable, parce que je n'en avais pas d'autre pour m'habiller. Dans ce temps-là, je regardais le ciel quatre jours à l'avance pour savoir s'il pleuvrait. Ce n'est pas l'habitude des désœuvrés du grand monde.

L'abus des plaisirs use la vie, l'intelligence; on devient insensible à tout, et surtout aux choses simples. La gaîté naïve qui est la meilleure, vous est insupportable. Voyez plutôt. Qu'est-ce que c'est que le dimanche pour la plupart des gens riches? Un jour d'ennui. Ce jour-là, les badauds s'amusent, il est de bon tón de ne pas faire comme eux. On va à la campagne, on cherche quelque endroit désert, moins par enthousiasme pour la nature, que par dédain de la ville endi-

manchée et de la banlieue en goguette.

Cependant, mes belles dames et mes beaux messieurs, ces badauds, dont vous vous moquez, sont gais à peu de frais, et souvent leur gaîté vaut mieux que la vôtre.

Regardez ces promeneurs qui reviennent le dimanche soir, ils ont fait quatre lieues dans la campagne pour ramasser une branche de groseiller, un bouquet de fleurs des champs. Ils sont fatigués, poudreux, mais ils se sont amusés pour huit jours.

Je comparais ces plaisirs de mon enfance, avec les plaisirs de cette belle jeunesse, dorée en Ruolz, au milieu de la-

quelle je venais de vivre : et je trouvais les premières bien préférables. Que faisaient-ils, en effet, pour se distraire, tous ces jeunes gens, qui se croient originaux en mélant l'anglomanie avec les traditions de la Régence. Les plus inventifs avaient monté de grands chevaux maigres ; ils s'étaient déguisés en domestiques; ils avaient couru, soit au bois de Boulogne, soit au Champs-de-Mars, ils étaient tombés deux ou trois fois ; ils avaient perdu de l'argent ; il avaient dîné tous les jours au restaurant, joué une partie des nuits avec des maîtresses ; ils allaient au bal, à leur cercle, et dans tout cela, ils n'avaient pas trouvé moyen de s'amuser de bon cœur pendant une heure. Ne me parlez plus d'un monde, où pour avoir l'air comme il

faut, il faut être maigre et jaune. On dirait que leur vie est une chose qu'on leur a donnée à tuer. J'avais vu les deux genres de vivre; l'existence des badauds me paraissait réellement plus amusante, et je faisais le projet de retourner à eux.

. . . .

Ma boutique était très jolie; ma mère s'était installée à merveille; mais nous n'aurions pas pu faire cinquante francs de ce qui nous restait.

. . . .

Ma mère prit de bonnes ouvrières, et l'ouverture du magasin de modes fut fixée au vingt du mois; nous étions au neuf.

. . . .

L'appartement que je m'étais loué était au second sur la cour. Je rangeai tous mes meubles avec délices. J'avais renvoyé Jo-

séphine qui ne dormait pas quand il s'agissait de me voler. J'avais retenu une fille de Nantes, nommée Marie ; elle était petite, avait les yeux gris-chat, un nez gros et un air bête qui n'était pas trompeur ; on m'en avait dit grand bien ; elle était bonne et honnête.

J'avais alors une jolie petite chienne blanche, tachée de noir, que j'avais élevée avec une éponge ; elle était gaie, aimante ; j'y tenais beaucoup. Je craignais de la perdre par la maladie car elle toussait. Une ouvrière me conseilla de lui donner une poudre affichée dans tout Paris, comme préservant de la maladie ; je la priai de m'en apporter, et le lendemain je fis prendre à ma petite chienne la

dose qu'on m'avait désignée. J'avais dit d'enfermer la chienne dans la cuisine. Au bout d'une heure j'entendis des plaintes, comme celles d'un enfant.

J'étais accourue dans ma chambre, je pensais que cela venait de chez quelque voisin. Bientôt ce ne furent plus des plaintes, mais des cris, des gémissements lamentables. On venait d'ouvrir la cuisine; j'entendis Marie défendre à la chienne de sortir; la pauvre bête passa entre ses jambes et vint tomber à ma porte; j'entendis geindre plus près, j'ouvris et je vis ma pauvre Blanchette couchée en travers; une bave blanche lui sortait de la gueule; ses yeux étaient ternes; elle remua un peu sa queue en me voyant, voulut se

lever pour venir près de moi : à peine relevée elle retombait : elle tendit une dernière fois ses pattes, et tomba morte à mes pieds, sa langue sur ma main.

Cela me fit une véritable peine ; peut-être est-ce une honte de pleurer un chien, mais j'avoue que je fondis en larmes. J'avais empoisonné cette pauvre bête avec une trop forte dose.

J'ai toujours été superstitieuse. La mort de ma chienne n'était pas seulement un chagrin ; cela me parut un mauvais présage ; mon logement ne me plaisait plus. J'y étais toute triste.

Nous avions plusieurs ouvrières. Une venant à nous manquer, ma mère me pria

d'aller chez une femme qui s'était présentée, et qui avait indiqué son adresse rue Coquenard.

Je mis un châle, un chapeau, un voile et je partis par le faubourg Montmartre. Je marchais doucement, quelque chose d'invisible semblait m'attirer en arrière; je me retournais comme si je cherchais quelqu'un. J'eus deux fois envie de retourner; enfin je touchais le coin de la rue; j'entendis un bruit lourd; plusieurs voix crier, et je vis tout le monde courir. J'avançai; plusieurs personnes entouraient quelque chose à terre. Je courus, j'écartai des deux mains; on ramassait une femme; je poussai un cri affreux; je pris la main qu'elle me tendait, qui s'accrocha à la

mienne; ses cheveux blonds s'étaient dénoués et lui cachaient une partie de la figure; je les écartai de la main gauche; ses beaux yeux, jadis si brillants, se ternirent comme glacés sous mon haleine. — Adieu, murmura-t-elle, et sa main me serra plus fort.

— Marie, criai-je en l'embrassant, Marie, reviens à toi... Mon Dieu, quel malheur! elle n'est pas morte, n'est-ce pas? elle va revenir?...

Un monsieur âgé qui lui touchait le front, me répondit en ôtant son chapeau:
— Tout est fini!

Je me sentis une déchirure au cœur qui fit passage à un torrent de larmes.

On la remonta dans sa chambre; c'était une mansarde garnie; je suivais ce triste cortége. Elle n'avait laissé qu'une lettre et priait qu'on la remît à son adresse, sans l'ouvrir. Je vis bien que c'était la misère qui l'avait poussée là. On l'étendit sur son grabat; un médecin dit qu'elle s'était cassé la colonne vertébrale, rompu les liens du cœur, et que la mort avait dû être instantanée. Ses yeux étaient restés ouverts; ses joues étaient creuses; elle était maigre. Je connaissais celui à qui était adressée cette lettre, je me promis d'aller le voir, mais en attendant je lui envoyai tout de suite la lettre par un commissionnaire.

Il y avait beaucoup de monde dans cette chambre. On me demanda si je connais-

sais les parents de la pauvre morte. — Je répondis que non.

On questionna la femme qui lui louait; on demanda s'il y avait longtemps qu'elle demeurait chez elle?

— Non, il y a à peu près deux mois. Je lui avais donné congé parce que c'est une fille inscrite à la police. J'ai une *demoiselle*, je ne pouvais pas la garder.

— Avait-elle des amis? Venait-il du monde la voir?

— Non, monsieur, elle n'a reçu personne depuis qu'elle est chez moi. Je crois qu'elle a toujours été malade.

On écrivit tous ces détails.

Je lui fis cadeau de sa dernière robe; j'envoyai un drap, un bonnet; je n'eus pas le courage d'assister à sa toilette. Je recommandai qu'on lui arrangeât bien les cheveux. Elle en avait si soin. Je me rappelle qu'un jour elle me disait: — Pour rien au monde je ne voudrais mourir à l'hospice, *crainte* qu'on me coupe les cheveux.

Son amant, me disais-je, va la faire enterrer; je veux aller le trouver.

Je rentrai chez moi désespérée. Tout le monde fut consterné de cette nouvelle. Bien qu'on ne la connut pas, c'était une triste histoire. Son amant demeurait rue

Racine; je me fis conduire en voiture, car je n'avais pas la force de marcher. Il était quatre heures quand j'arrivai à la porte de son hôtel.

J'entrai chez le concierge; la première chose que je vis sur la table fut la lettre de Marie; il n'y était donc pas!

Je demandai si l'on savait où il était, qu'il fallait absolument que je lui parlasse. Le portier ne parut guère disposé à l'aller chercher, mais sa femme, plus aimable, me dit qu'il était à l'estaminet à côté, que je n'avais qu'à le faire demander. Je m'adressai à un garçon : on l'appela dans une salle de billard :

— Qu'on attende chez moi, dit-il, je finis une poule.

J'allai l'attendre chez son portier, après avoir recommandé au garçon de le prier de se presser parce que j'avais une chose importante à lui communiquer.

— Il répondit, qu'il ne se dérangerait pas pour un empire!

J'attendis plus d'une heure, enfin il arriva, débraillé, plein de blanc. C'était un étudiant de quinzième année; encore jeune, assez beau de sa personne, aussi mauvais sujet qu'il est possible de l'être.

— Ah! c'est vous! me dit-il, pourquoi n'êtes-vous pas entrée? Vous auriez pris

l'absinthe avec nous. J'ai gagné la poule.

— Ne riez pas, mon ami, je vous apporte une triste nouvelle; lisez cette lettre.

Et je lui montrai celle de Marie, restée sur la table.

— Encore! dit-il. Si c'est pour ça que vous êtes venue, vous auriez pu rester chez vous. Ah ça! je n'en serai donc jamais débarrassé...

Et il mettait les mains à son front comme un homme exaspéré.

— Je lui ai défendu de m'écrire ; je ne veux pas lire ses lettres.

Et il fit un mouvement pour la déchirer. Je lui arrêtai les mains.

— Lisez celle-là, lui dis-je, c'est la dernière que vous recevrez!

— Elle m'a dit ça cent fois. J'en ai dix en haut que je n'ai pas ouvertes...

— Vous avez eu tort; vous auriez peut-être évité un grand malheur... Celle-là est bien la dernière... Elle est morte!

— Morte! fit-il en me regardant.

— Oui, morte! elle s'est jetée par la fenêtre, et n'a laissé que cette lettre pour vous.

Il prit sa clé; demanda s'il avait du feu

chez lui, et me pria de monter à sa chambre. Entré, il ôta sa casquette, jeta ses cheveux en arrière, décacheta sa lettre. Elle était de huit à dix pages. Il alluma une bougie et lut... Il fit plusieurs mouvements de tête pendant la lecture, mais il ne versa pas une larme.

Pauvre Marie! voilà l'homme qu'elle aimait depuis six ans, et pour lequel peut-être elle s'était tuée.

— Enfin, il me dit : C'est un malheur irréparable ; je n'y puis rien. C'est pourtant ce qui pouvait lui arriver de plus heureux ; j'ai une autre maîtresse depuis un an, que j'aime beaucoup ; je m'en suis caché dans les premiers temps, mais Marie

me suivait; elle a tout découvert, je n'avais rien à lui apprendre ; je résolus d'en finir une bonne fois ; je lui dis que je ne l'aimais plus, que je gardais l'autre, qu'elle me laissât tranquille. Alors, ce furent des larmes, des cris qui m'irritèrent. Je la pris en grippe. — Un soir, elle vint avec la résolution de me tuer... elle avait un couteau! — Je fis monter ma maîtresse, et j'enfermai Marie dans une chambre vide, à côté, pour que sa colère eût le temps de se passer. Comme elle faisait du tapage j'allai coucher hors de chez moi.

— Comment vous n'avez pas eu peur de son désespoir?

— Non. On lui a ouvert quand j'ai été

parti, en lui disant que si elle venait encore faire du bruit dans la maison, on irait chercher la garde pour l'arrêter.

— C'est mal ce que vous avez fait là ; vous n'avez pas de cœur.

— Si fait, j'ai du cœur, mais je ne pouvais pas la souffrir ; j'aurais bien voulu vous y voir... Je ne connais pas de supplice pareil à celui d'avoir à côté de soi quelqu'un qui vous tourmente d'un amour qu'on ne partage pas... un saint s'emporterait. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas avoir eu pour elle ce que j'ai pour une autre ; cela ne se commande pas ; si elle n'avait voulu que mon amitié, je la lui aurais gardée, car c'était une bonne fille. Je

regrette aujourd'hui de l'avoir tant rudoyée; mais elle n'avait pas de cœur; j'avais beau lui en faire, elle revenait tout de même.

— Parce qu'elle vous adorait; vous étiez sa faiblesse... C'est dur à vous de lui reprocher d'avoir manqué de cœur. — Est-ce que vous croyez qu'il n'en faut pas pour se tuer... à son âge?

Il relut sa lettre sans plus d'émotion que la première fois. Je l'appelais en moi-même: cœur de pierre. Les filles de marbre n'avaient pas encore été inventées.

On frappa... il avait retiré sa clé.

— Qui est là? demanda-t-il.

— Moi ! dit une voix de femme.

Il posa sa lettre et fut ouvrir. Je vis entrer une petite brune, le nez en l'air.

— Tiens! dit-elle en me regardant, vous recevez Mogador, fallait me faire dire de ne pas monter; et elle fit mine de s'en aller.

Il s'empressa de la retenir.

Je compris alors que si la pauvre Marie avait passé sous les fourches de cette pécore, elle avait dû en voir de dures. Je pris la lettre pour que cette femme ne la vît pas. La scène qui se passait entre eux me fit comprendre que celle-là se chargerait de venger Marie. Elle lui disait : —

C'est encore ta Marie qui t'envoie chercher?... Vas-y, mon cher, ça m'est bien égal, ce n'est pas moi qui te cours après, je n'ai pas besoin de toi; tu sais bien que je ne suis pas jalouse.

Tout cela me faisait mal, je me levai pour céder ma place et je dis à cette demoiselle que Marie n'envoyait pas chercher son amant et qu'elle pouvait le garder sans partage, que j'étais venue de moi-même le prier de la faire enterrer et de la conduire à sa dernière demeure.

— Tu vois! lui dit-il toujours en lui barrant le passage.

Je sortis sans qu'il m'eût dit: merci! Je commençais à être de son avis. S'il était

dans la destinée de Marie de ne pouvoir se détacher de cet homme, mourir était ce qui pouvait lui arriver de plus heureux. J'avais, dans ma précipitation, emporté par mégarde la lettre de cette pauvre enfant. Je comptais la lui rendre le lendemain, car je ne doutais pas qu'il vînt chez moi. En voici quelques fragments :

« Lisez au moins cette lettre jusqu'à la
» fin ; ne riez pas, je vous ai dit cela bien
» souvent, c'est que j'espérais toujours que
» j'arriverais à votre cœur, que vous au-
» riez pitié de moi. Mon crime est de vous
» avoir trop aimé, pardonnez-moi, je vais
» le payer bien cher. Je n'ai jamais eu de
» courage quand il s'est agi de renoncer
» à vous ; vous devez me mépriser d'avoir

» supporté les affronts, les duretés que
» vous me faisiez, je revenais et je vous
» demandais pardon du mal que vous
» m'aviez fait... je me tenais à vos pieds
» et vous demandais grâce de la vie, que
» je voulais quitter si vous ne vouliez plus
» m'aimer... vous me faisiez chasser! Je
» vous envoyais mon âme et mes larmes
» dans une lettre que vous brûliez sans y
» répondre, ou que votre maîtresse me
» renvoyait avec une insulte de sa main.
» Mon désespoir excitait son amour, car
» elle ne vous aime pas, elle en aime un
» autre... mais c'est si bon de torturer un
» cœur que, pour me faire souffrir, elle se
» partage entre l'autre et vous! — Vous me
» regretterez, ne fut-ce que par amour
» pour elle; quand je ne serai plus, elle vous

» abandonnera, vous penserez peut-être
» à moi, vous relirez cette lettre que je
» vous supplie de conserver, et vous ferez,
» pour récompenser mon âme du mal que
» vous avez fait au cœur et au corps, ce
» que je vous conseillais. Quittez le quar-
» tier Latin, retournez en Bretagne où
» votre mère vous attend encore... Je vous
» ai vu recevoir des lettres d'elle où elle
» se désolait de votre abandon; elle vous
» suppliait de revenir au pays; vous né-
» gligiez de lui répondre!... Voilà quinze
» ans que vous êtes à Paris; cette vie de
» billard, d'estaminet, a gâté vos habi-
» tudes, flétri votre figure. Moi, je vous
» trouvais le plus beau du monde parce
» que je vous aimais comme une in-
» sensée, mais ce grand amour, vous ne

» le retrouverez peut-être jamais, vous
» connaîtrez alors l'abandon.

» Partez! il est temps encore, plus tard
» vous ne verriez peut-être plus que la
» tombe de votre mère; sainte femme!
» qui n'a que vous. — Oh! si elle avait
» vu le fond de mon cœur, elle m'aurait
» aimée à cause de l'amour que j'avais
» pour vous. Si vous aviez voulu me gar-
» der près de vous, je me serais fait si
» petite que je ne vous aurais pas gêné;
» si vous m'aviez tendu la main, il me
» semble qu'à force de dévoûment je se-
» rais sortie blanche de l'abîme où j'étais
» tombée. — Oh! toute la force de la vie
» s'accroche à moi au souvenir d'une es-
» pérance. Comme je t'ai aimé, comme

» je t'aime encore! Tu as été la première
» et la dernière passion de ma vie! Le
» Créateur m'avait faite indolente, j'au-
» rais trouvé une énergie de fer si tu
» m'avais dit : Fais un miracle et je t'ai-
» merai! — Ma tête brûle... allons, c'était
» impossible, il faut en finir. J'ai tout
» tenté; je ne puis pourtant te quitter;
» l'idée que tu liras cette lettre m'arrête.
» Depuis deux mois, je souffre mille
» morts; si j'avais pu me traîner, je serais
» allée mourir près de toi, sur ton pas-
» sage...je t'aurais vu une dernière fois...
» Je voudrais t'écrire jusqu'à mon der-
» nier soupir... Si j'avais de l'argent pour
» me procurer du charbon, je te dirais si
» la mort fait autant souffrir que ton
» abandon, mais je n'ai rien, je n'ai que

» ma fenêtre ou la rivière ; je ne puis aller jusqu'à elle. J'ai près de moi un couteau, je l'ai approché plusieurs fois de ma poitrine, mais j'ai peur de cette lame froide, éraillée... Comme je souffre ! mon Dieu, si vous me pardonnez, faites-moi mourir de suite... je me repens... je vous prie depuis deux jours, je vais vous oublier au moment suprême!... — Mon ami, je vous pardonne! — Tout à l'heure, sur le bord de cette fenêtre, je vais m'agenouiller, joindre les mains, et me penchant en avant, je dirai : Mon Dieu, pardonnez-moi! mon Dieu, prenez-moi en pitié! faites-moi mourir !...

» Marie. »

Cette dernière prière avait été exaucée, car elle n'a poussé qu'un soupir et s'est éteinte!...

Rentrée chez moi, je cachai cette lettre et la manière dont j'avais été reçue.

Le lendemain je ne sortis pas, attendant la personne chez laquelle j'étais allée la veille; n'en ayant aucune nouvelle à quatre heures, je pensais qu'il s'était rendu rue Coquenard; j'y fus, on n'avait vu personne! Le corps de Marie avait été enlevé à deux heures; la Charité, qui a tout prévu, avait fait passer sa voiture d'indigence; personne ne l'accompagna. Mortes, toutes les créatures inspirent le respect; les passants la saluèrent jusqu'à sa dernière demeure.

On m'a dit que la lecture de Werther avait causé des suicides, je l'ai lu... J'étais, à cette époque, trop heureuse ou trop ignorante pour le comprendre; cette lecture ne me donna pas même le spleen, mais le souvenir de Marie produisit sur mon imagination un effet incroyable. Ce souvenir me faisait songer au repos qui ne finit point, au repos de la mort.

Toutes les nuits je la voyais en rêve, elle me parlait et toujours elle me disait la même chose.



XVIII

Un acte de désespoir.

Nous avions commencé, ma mère et moi, notre grande opération commerciale. Le magasin était ouvert. Nous ne manquions pas de pratiques. Toutes les femmes que j'avais connues venaient chez

moi faire leurs emplettes. Cependant nous n'étions pas sur le chemin de la fortune, par la raison toute simple qu'elles m'achetaient à crédit. Je n'osais pas refuser.

Ma mère me fit comprendre que nous ne pouvions pas faire nos affaires comme cela ; et elle se chargea de refuser de nouveaux comptes.

Je ne sais qui m'en voulait, mais je devais avoir quelque ennemie cachée, car on me fit un tour infâme...

Mon appartement donnait entre deux cours ; en entrant, il y avait une antichambre ; à gauche, un salon et une chambre à coucher ; en face, un cabinet où couchait ma bonne ; dans le coin à droite,

la porte d'un couloir faisant le coude et conduisant à la cuisine, dont la croisée faisait face à celle du cabinet.

Un matin, vers les huit ou neuf heures, on sonna... J'avais un grand mal de tête, je n'étais pas levée, je dis à Marie qui allait ouvrir : — Je ne veux voir personne, que l'on descende au magasin.

Elle ouvrit et j'entendis de mon lit demander : Mademoiselle Céleste!

— Elle n'y est pas, si vous voulez voir sa mère, elle est au magasin...

— Non, dit la voix, c'est elle que je veux emmener. Voilà assez longtemps qu'elle me fait courir; je sais qu'elle est

ici, qu'elle se cache parce qu'elle est malade; il y a une plainte lancée contre elle; j'ai ordre de l'emmener, n'importe où je la trouverai.

Mon mal de tête disparut. J'étais assise sur mon lit, sans respirer, pour entendre la réponse de Marie; je regardais à droite, à gauche, où je pourrais me sauver si elle disait que j'étais là; je ne vis que la fenêtre!

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit cette fille dont la voix tremblait, si madame était là, je vous l'aurais dit.

— Eh bien! dites-lui que si elle ne se

rend pas à la Préfecture, demain avant midi, je la fais emmener par la garde!

La porte se referma.

Je cachai ma figure dans mes mains, j'avais honte devant cette fille qui rentrait.

— Oh! madame, qu'est-ce qu'il vous veut donc, cet homme-là? Comme il m'a fait peur!

En effet, elle était toute pâle.

— Je ne sais, lui dis-je, il se trompe; si j'avais été habillée, je serais sortie; mais il reviendra, vous le ferez entrer. Ne parlez de cela à personne, on ferait des conjectures.

Elle me promit de se taire ; je lui donnai une commission pour m'en débarrasser, j'avais besoin d'être seule.

Je me serrai la tête dans mes mains. Qu'allais-je devenir ? Je ne pouvais me sauver ; j'avais mis le peu que je possédais dans cette boutique ; tout abandonner... je retombais dans la plus affreuse des misères. Je ne pouvais plus descendre sans risquer d'être arrêtée, peut-être condamnée à un mois de Saint-Lazare, pour avoir manqué aux sommations qui m'avaient été faites. Que dire dans le quartier ? Tout le monde saura cette histoire, je n'oserai plus reparaître ; d'ici à demain, je ne puis rien pour éviter cela. Je pensai à Marie. Demain, c'est dimanche ;

on ne peut pas m'arrêter demain, les bureaux sont fermés. Ma bonne sortira toute la journée, ma mère n'ouvrira pas la boutique... je serai seule, toute seule ; oui, c'est ça, je suis sauvée.

Je fis prendre du papier, je passai ma soirée à écrire ; à onze heures, ma mère vint me dire bonsoir.

— Tiens! je te croyais endormie. Tu écris à des fournisseurs.

— Oui.

Il ne me vint pas à l'idée de l'embrasser.

Je savais qu'elle revoyait Auguste ; elle se cachait de moi, mais on me l'avait dit.

La première demoiselle m'avait fait un portrait que j'avais trop bien reconnu. Comme ma mère lui avait défendu de me dire qu'elle recevait un monsieur, elle n'avait rien eu de plus pressé que de monter dans ma chambre et de me prévenir.

Elle me raconta même que souvent, quand je descendais, M. Auguste sortait par une porte de derrière qui donnait rue de la Boule-Rouge.

Cela m'avait fait une peine que je ne puis rendre et j'avais retrouvé au fond de mon cœur toutes mes colères contre lui, toute mon indifférence pour elle.

Une fois seule, je mis tout en ordre, je cachetai quelques lettres à mes amis et je

me couchai presque heureuse du parti que j'avais pris. Je me levai de grand matin. Vers dix heures, il tombait une espèce de pluie qui ressemblait à du brouillard, tant elle était fine. J'appelai Marie.

— Allons, lui dis-je, habillez-vous et allez vous promener; c'est votre jour de sortie.

— Oh! me dit-elle, il fait trop vilain temps. Je n'ai que ma payse à voir, j'irai la semaine prochaine.

Cela ne faisait pas mon compte, car j'avais dit à ma mère que je dînais dehors, que la bonne sortait, et je l'avais engagée à aller elle-même passer la journée chez

des amis. — Elle ne s'était pas fait prier, M. Auguste l'attendait chez sa mère.

Cela ne me suffisait pas ; il fallait absolument que Marie sortit. Je mis un morceau de papier blanc sous enveloppe, avec un nom supposé sur l'adresse. J'ai besoin que vous portiez cela avenue de Saint-Cloud, dis-je à Marie. Je savais que sa payse était aux Champs-Élysées ; elle profiterait de l'occasion pour aller la voir, et elle y resterait assez de temps pour que je puisse mettre mon projet à exécution. Je lui donnai donc ma commission, avec ordre de partir de suite ; je la rappelai dans l'escalier pour lui dire que je sortais et qu'elle pouvait rester chez ses amis jusqu'à onze heures.

Ma porte fermée, j'étais seule, libre, j'en sentis une vraie joie. J'entrai dans la chambre de Marie, j'enlevai toutes ses affaires, que je plaçai dans la mienne; je mis des draps blancs dans son petit lit de fer; j'allai à la cuisine, je regardai sous le fourneau, il n'y avait que quelques morceaux de charbon; je vis avec attendrissement le panier de ma petite chienne... je pensai que la maison ne m'avait pas porté bonheur.

On portait, à cette époque, de grandes pelisses, comme cette année; j'en avais une en soie noire, je la mis; je descendis, tremblant de rencontrer quelqu'un qui pût apporter une minute de retard à mon projet. Le pavé était glissant, le ciel som-

bre, les boutiques étaient fermées en partie; je fus un moment inquiète, mais je respirai quand je vis celle du faïencier ouverte; j'achetai deux fourneaux en terre, que je montai chez moi, les cachant comme si j'emportais un trésor; je retournai à la provision du charbon, j'allumai les deux fourneaux dans la chambre de ma bonne, je m'y enfermai, calfeutrant les fenêtres, et les plus petites ouvertures; j'entendais le craquement du charbon qui s'allumait et qui semblait me dire : Hâte-toi; fais ta prière! J'avais bouché jusqu'au trou de la serrure.

Je m'assis sur le lit, je demandai pardon à Dieu et à tous ceux à qui j'avais pu faire de la peine, et j'attendis, calme, comme si

j'étais sûre de la miséricorde divine... Je me couchai. Le brasier était derrière ma tête, je ne le regardais pas, mais je voyais s'élever au-dessus de moi un rayon diaphane qui se baissait, attiré par mon haleine ; c'était la mort, je respirais à pleins poumons ; je ne souffrais pas encore.

Oh ! si je n'allais pas mourir, demain je serais arrêtée. Je n'avais peut-être pas mis assez de charbon. Je me levai ; je sentit mon corps se balancer malgré moi, je m'appuyai au lit avec un sentiment de joie, je me mis à genoux pour remettre du charbon ; la flamme bleuâtre m'attira, je restai en extase, les yeux fixés, la bouche ouverte ; je me sentis vaciller comme le battant d'une cloche ; j'eus peur de

tomber la tête dans le feu; je me traînai en arrière... A ce mouvement, un cercle de fer m'entoura le front, le feu semblait être dans ma poitrine... je portai les mains sur ces deux douleurs pour en apaiser les déchirements; ma vue se troubla; je voulais crier, ma langue, ma gorge étaient enflées; je me levai à force d'efforts, les deux mains appuyées sur une table, je me regardai dans un petit miroir. Horreur! ma tête était enflée, les veines de mon front gonflées, les artères de mon cou nouées comme des cordes, mes lèvres bleues, mes cheveux hérissés!... Alors, commença une lutte épouvantable; la mort me fit peur; je voulais appeler au secours, la voix me manqua, je voulais me sauver, les forces s'y refusèrent...

Je me traînais à terre; je n'y voyais plus... Enfin, je sentis la porte, je me redressai, pour retomber comme une masse; j'avais souffert tout ce qu'il y a à souffrir pour mourir...

Rien ne peut peindre cette agonie; elle est surtout affreuse pour les personnes nerveuses, qui se débattent toujours à la fin et cherchent à se sauver.

Quand je revins à moi, j'étais sur mon lit; ma chambre était pleine de monde; deux hommes me frottaient les bras, deux autres les jambes, cela si fort que je croyais être brûlée; je regardais, les yeux moitié ouverts; les douleurs que j'avais dans la tête me firent eroire que j'étais folle et que tout ce que je voyais n'était

que des ombres ; la souffrance était trop grande pour que je pusse douter longtemps.

— Elle est sauvée, disait le coiffeur, dont la boutique était voisine de notre maison, et qui, un des premiers, m'avait porté secours.

— Sauvée ! de quoi donc ? demandai-je.

Ma mère était près de mon lit.

Tout me revint à la mémoire, jusqu'aux menaces de la police... Je me mis à pleurer, à me débattre, je voulais recommencer ; je reprochais à tout le monde d'être venu me secourir.

Les deux médecins déclarèrent que j'avais le délire, et qu'il ne fallait pas me perdre de vue une minute. Ma mère crut remarquer que sa présence m'irritait; elle me laissa; Auguste sans doute l'attendait; ce fut Marie qui me veilla.

— Comment donc m'a-t-on sauvée? lui demandai-je étonnée d'être vivante, après avoir tant souffert.

— Ah! sans moi, madame, vous étiez bien perdue. Vous m'aviez donné une commission, il faisait si vilain temps que j'ai pris l'omnibus pour aller et revenir; je n'ai pas trouvé la personne chez qui vous m'envoyiez, je suis revenue pour vous le dire. — Je ne vous ai pas vue

dans votre chambre, je vous ai cru sortie; j'ai été dans la cuisine et j'ai vu dans ma chambre tant de fumée que je craignais qu'il n'y eût le feu. J'avais voulu entrer, quelque chose tenait la porte fermée; c'était vous qui étiez couchée derrière; je n'osais pousser; votre figure était juste sur l'ouverture; je vous ai cru morte; j'ai appelé au secours, on vous a mise sur votre lit, vous êtes restée trois heures sans donner signe de vie; le feu avait pris dans le cabinet, le parquet en était tout brûlé.

Le médecin a dit que vous étiez tombée la tête en face la rainure de la porte; que cela vous a donné un fil d'air pur, que sans cela tout était fini.

— Et je serais bien heureuse !...

— Oh ! madame, ne dites pas des choses comme cela.

— Ma pauvre Marie, c'est que vous ne savez pas..... Cet homme qui est venu l'autre jour, il reviendra, et alors...

— Ne vous tourmentez pas, madame, s'il revient, je lui dirai de m'arrêter, moi, s'il faut qu'il emmène quelqu'un ; et puis on ne laissera monter personne. S'il vous voyait comme cela, il n'aurait pas le cœur de vous faire de la peine. Allons, madame, guérissez-vous bien vite, et n'ayez plus jamais de vilaines idées comme ça. Il n'y a pas longtemps que je suis chez vous, mais je vous aime beaucoup.

En effet elle me surveillait jour et nuit.

Je priai tous ceux qui m'entouraient de taire cette aventure. Quand on tente pareille chose, il ne faut pas se manquer, sous peine de ridicule.

Je me remis bien lentement : cependant je descendis au magasin au bout de quelques jours, malgré de grands maux de tête, des vomissements, et une toux d'irritation qui me déchirait la poitrine.

XIX

La mort d'Élise.

Tout allait pour moi de mal en pis! Les femmes a qui on avait refusé du crédit ne venaient plus.

Le terme arrivait; il n'y avait pas le pre-

mier sou de côté; les marchandises étaient vendues; il fallait les payer. On allait me poursuivre, me saisir; je devenais folle, je pleurais tous les jours ne de pas m'être tuée. Si cette bonne qui veillait sur moi avec la fidélité d'un chien caniche, n'avait pas fait si bonne garde, j'aurais recommencé; j'étais découragée, malade; je me laissais aller, espérant une fin.

J'étais allé quelque fois chez Elise, elle était en Italie.

La seule affection qui tenait un peu compagnie à mon désespoir, c'était celle de Deligny. Au moment de mon départ pour la Hollande, nos relations étaient encore très aigre-douces. Ce départ avait

été un motif pour rompre avec Deligny, et avec cette société, dont il était un des plus tapageurs. J'ai déjà dit, je crois, qu'il se donnait des airs militaires, qu'il était querelleur, se moquait de toutes les femmes. Il avait un ami, nommé Médéme, pâle, blond, grand, mince, qui suivait ses exemples. C'était à qui boirait le plus, aurait le plus de querelles, changerait le plus de maîtresses...

Avec un pareil caractère, il ne devait pas avoir gardé de moi un souvenir bien vif et bien durable. Je m'attendais à ne jamais le revoir. Je fus donc bien surprise quand je reçus sa visite.

J'étais dans un état d'esprit qu'il aurait

fallu quelque chose d'extraordinaire pour me réconcilier avec l'idée de vivre.

Deligny n'aurait pas pu accomplir ce miracle. Mais il avait de l'esprit, il était amusant, et ma vie était si triste, si isolée, que je l'accueillis avec plaisir, trouvant dans ses visites une distraction à mes inquiétudes...

Notre première entrevue fut courte, nous discutâmes sur l'un, sur l'autre. Il m'avait cédé sur tous ; c'était presque une victoire sur une nature aussi volontaire. Nous passâmes quelques soirées ensemble ; je l'empêchais de se griser, de jurer ; ses amis l'excitaient, moi, je le priais d'abord, je défendais ensuite ; il obéissait en

grommelant, mais il obéissait; cela devint une lutte dans laquelle je finis par trouver quelque plaisir à triompher.

Il avait bon cœur, mais la tête la plus extravagante du monde. — Il était de Moulins. — Son père avait une assez grande fortune... quinze ou vingt mille livres de rente; mais il avait quatre enfants et ne pouvait donner à son fils qu'une pension modeste, que sa vie de restaurant absorbait et au-delà. Il fit tout son possible pour me venir en aide; il se gênait beaucoup et ne m'avançait pas à grand'chose; mais je lui en fus bien reconnaissante; j'aurais pu abuser de lui; il aurait signé des lettres de change, des billets à qui j'aurais voulu, car il en était venu au point de m'ai-

mer à la folie. Je ne me suis servie de mon influence que pour lui faire quitter cette vie et cette société de gens qui, plus riches que lui, le perdaient.

Il était bon peintre, je l'engageai à travailler, à vivre avec des artistes. Il loua un atelier avenue Frochot. J'ai souvent entendu dire à Th. Rousseau, qui lui donnait des conseils, que s'il voulait travailler, il aurait du talent.

Un jour, je vis une femme arrêtée en face de mes carreaux, cela arrivait toute la journée et ne m'étonnait nullement, pourtant je poussai un : ah !... qui me fit questionner.

— Tu la connais! dit ma mère.

— Oui, répondis-je en me levant.

J'ouvris la porte pour mieux la voir, elle passa devant moi sans me regarder, traversa la rue et entra au n° 7, vis-à-vis.

Peu de temps après, la fenêtre de l'entresol s'ouvrit, et je la vis à la croisée, à côté d'une grosse femme appelée Fond.

Cette Fond était une de ces anciennes beautés qui, après avoir gâché leur existence sans penser à l'avenir, vendent la jeunesse et la beauté des autres, en se faisant leur part si large que celles qui tombent dans leurs serres n'ont, quand elles les lâchent, que l'hôpital ou la rivière en perspective!

Cette femme cachait son odieux commerce sous le nom de : Table d'hôte.

J'allais rentrer, me disant toujours : où donc ai-je vu cette figure-là, quand une bonne me dit : — Voulez-vous avoir la bonté de monter deux ou trois bonnets, là, au premier ?

J'avais envie d'y envoyer ma mère ; mais la curiosité l'emporta, j'y fus moi-même.

C'était, je crois, aussi un motif de curiosité qui me valait cette commande. On me fit entrer dans un petit salon rouge, très simple. La petite dame vint à moi en ôtant son chapeau.

— Avez-vous monté le rose, il me plai-

sait assez? me dit-elle avec un accent gascon.

Quand elle fut décoiffée, je la reconnus de suite. C'était la jolie Bordelaise que Denise m'avait montrée à la correction, celle qu'un homme avait épousée pour la vendre. Je la regardais sans défaire mes bonnets; étrange puissance des souvenirs! elle me semblait une anciene connaissance; pourtant elle ne m'avait jamais vue. J'avais envie de lui faire une foule de questions. Nous n'étions pas seules; je lui montrai ce qu'elle m'avait demandé, en la priant, s'il lui fallait autre chose, de venir me voir.

Elle me le promit, et tint parole. Le

lendemain elle vint commander un chapeau.

Elle n'était pas Bordelaise pour rien ; elle me raconta toutes ses affaires. On l'appelait à Paris : la Belle-Pâtissière ; j'en avais entendu parler. Un monsieur l'avait enlevée ; son mari, qui n'y trouvait plus son compte, l'avait fait arrêter ; elle l'avait dénoncé et allait se séparer de lui pour venir demeurer en face, chez madame Fond, qui louait en garni. Elle me parut excellente fille, d'un esprit faible, d'une franchise extrême ; j'avais envie de lui dire qu'elle tombait de mal en pis chez cette femme ; peut-être le savait-elle, je me tus.

Elle ne passait plus une fois sans en-

trer ; elle avait la plus jolie figure qu'il fût possible de voir. Elle était emménagée en face ; deux ou trois fois elle m'avait invitée à sa table d'hôte, cela me souriait peu ; enfin, pour ne pas la contrarier, j'acceptai, un soir, et je ne le regrettai pas.

C'est une drôle d'étude à faire, que celle de ces prétendues tables d'hôte.

Après le dîner, on fait une partie ; les abonnés arrivent. Ce sont des êtres impénétrables, on sait rarement leurs noms ; ils ont été baptisés par la maîtresse de maison : l'un s'appelle le *Major*, on ne sait pas pourquoi ; l'autre le *Commandant* ; tous tâchent de s'arracher quelques pièces de cent sous. Les femmes empruntent

les plus petites sommes, jusqu'à cinquante centimes.

La vieille maîtresse de la maison appelle tout le monde mon chéri ; elle prélève un droit sur les cartes ; quoi qu'il arrive, elle fait toujours de bonnes affaires. Pourtant, ces femmes n'ont généralement rien. Telle qui aurait dû être fort riche est misérable. — Pourquoi? — Elle achetait des amours qu'elle ne pouvait plus inspirer ; elle avait beau se faire teindre les cheveux, se mettre de fausses dents, on exigeait beaucoup d'elle, et la débauche absorbait les profits du jeu. Si un nouveau venu tombe au milieu de ce monde, la maîtresse de la maison lui fait mille amitiés ; elle l'engage d'abord à jouer

petit jeu, l'étranger s'étonne de tant de politesse et de réserve. On lui a donné pour trois francs un dîner qui vaut dix francs par tête. Il admire ce miracle d'ordre ou de générosité. Mais on apporte le champagne. Les têtes s'exaltent, la gaîté pétille. Le pauvre étranger perd tout ce qu'il a sur lui, quelque fois plus, et il reconnaît trop tard qu'il a été dupe.

Autour du principal personnage féminin voltigent d'autres femmes, quelques-unes jeunes et jolies. Elles servent à la maîtresse, soit en lui amenant du monde, soit en amorçant les joueurs. Pauvres comparses, qui font de petits profits ; elles sont joueuses, et quand elles n'ont plus d'argent, elles donnent,

comme fiche, la clé de leur chambre à coucher.

Je fis remarquer à ma nouvelle connaissance, qui s'appelait Marie, qu'elle était là dans une bien triste et bien dangereuse société.

— Je le sais bien, me dit-elle, mais que pourrai-je faire ? On a éloigné mon mari ; mais il peut revenir d'un moment à l'autre, et je ne sais où aller.

Elle ne s'était pas trompée... A quelques jours de là, son mari vint la trouver, et s'imposa à elle. Il l'avait rouée de coups. Elle vint me conter ses peines.

— N'avez-vous donc pas d'amis, de

parents chez qui vous pourriez vous retirer?

— Non, me dit-elle en pleurant, je suis bien malheureuse; voilà six ans que je mène eette vie; la plus pauvre des femmes est plus heureuse que moi. Quelle vie de misère! Si je pouvais rentrer chez mes parents, je partirais à l'instant même.

— Je lui demandai si elle leur avait écrit.

— Non, je n'ai pas osé.

Je l'engageai à le faire, pour ne partir qu'à coup sûr.

Cette femme avait eu son jour d'éclat.

Elle avait été à son tour l'objet de l'envie des femmes et de l'admiration passionnée des hommes.

On la voyait tous les soirs dans une boutique au coin de l'Opéra-Comique, couverte de bijoux, de dentelles et de soie; les passants pouvaient la croire heureuse; voilà ce qui égare tant de pauvres têtes. Personne ne pourra donc leur montrer la réalité de cette vie: Honte et misère! on devrait écrire cela sur tout ce qu'on nous donne, pour que personne ne pût s'y méprendre.

Un matin, elle vint me conter qu'elle

avait trouvé le moyen de se faire un peu d'argent pour retourner dans son pays ; que son frère l'attendait : son moyen était de donner un bal par souscription, aux Provençaux, à vingt francs le billet ; elle me pria de m'en occuper, et me fit presque promettre d'y aller.

J'en parlai à Deligny, qui en plaça quelques-uns près de ses amis, Médéme et autres. Un jour, un domestique galonné sur toutes les coutures regarda ma porte, puis entra.

— Est-ce ici que demeure mademoiselle Céleste ?

— Oui, monsieur.

Il sortit, fit signe à une voiture qui avança jusque devant notre maison.

C'était un joli coupé à deux chevaux. Il ouvrit la portière ; une dame d'une grande élégance descendit doucement, s'appuyant sur lui ; elle avait un voile si épais que je ne vis pas ses traits ; elle fit signe au valet de pied de l'attendre dehors, souleva son voile d'une main et me tendit l'autre.

— Élise, dis-je en me reculant, tant elle était pâle.

— Eh bien ! tu ne m'embrasses pas, me dit-elle, tu me trouves changée?...

— Oui, lui dis-je, un peu remise, je suis

saisie de te voir, tu es si belle; et puis, je ne t'attendais pas.....

— Oh! si c'est ça, tant mieux! vois-tu, c'est que tout le monde me croit malade, je me figure être changée beaucoup.

Je la fis asseoir près de moi, elle pouvait à peine se tenir.

— Voyons, lui dis-je, raconte-moi tout ce que tu as fait. D'où viens-tu?

— J'arrive de Nice; j'avais attrapé un rhume... Ernest est si bon, qu'il a pris cela au sérieux, il m'aime tant!

— Ernest, lui dis-je, c'est toujours ton vieux comte ridé, avec qui j'ai dîné une fois rue Saint-Georges?

— Oui, me dit-elle, tu ne l'aimes pas; écoute ce qu'il a fait pour moi. Son médecin, pour faire des visites, lui a mis en tête que j'étais malade, il a pu se tromper. Ernest ne me permettait pas de sortir, de recevoir des visites, l'ennui m'a pris, je ne voulais pas lui déplaire, j'étais triste, voilà ce qu'il a pris pour une maladie. Elle toussa et reprit : Il commanda une voiture de voyage, et m'emmena en me faisant passer pour sa femme; jamais on n'a été si bon, si prévenant; c'est un amour comme on n'en voit pas; je ne suis pas inquiète de l'avenir : tant qu'il vivra, je ne manquerai de rien; il m'a défendu de te voir, mais il est en voyage pour quelques jours, je puis bien lui désobéir pour toi.

Elle était pâle en entrant; en causant il lui était venu des couleurs, ses yeux brillaient. Je trouvais que je m'étais effrayée à tort, pourtant elle avait quelque chose de changé que je ne comprenais pas.

— Ah! me dit-elle en riant, je sais bien ce que tu regardes, je me suis fait arracher toutes les dents du haut. Vois comme on m'en a remis de jolies.

Je fis une grimace en pensant à ce qu'elle avait dû souffrir.

— J'ai, me dit-elle, adopté une petite fille des Enfants-Trouvés, dans mon voyage cela me fera une société.

— Comment, lui dis-je, mais tu n'as pas de fortune à toi; je croyais qu'il fallait justifier d'une certaine position.

— Aussi, n'est-ce pas à moi qu'on l'a donnée, mais à Ernest, qui s'est engagé à lui faire une rente, quand même il la renverrait à la Crèche.

C'était une singulière fantaisie qu'elle avait eue là, mais elle était si fantasque, que rien ne m'étonnait d'elle.

La Belle-Pâtissière entra à ce moment pour me recommander ses billets de bal. Élise lui en prit deux, faisant sonner beaucoup d'or dans une jolie petite bourse en filet. Elle avait des diamants aux

oreilles, aux doigts: allons, me dis-je, elle est vraiment heureuse, tant mieux.

Je lui demandai ce qu'elle allait faire de ces billets, car je ne pensais pas qu'elle y allât.

— Ce que je vais en faire, mais y aller avec Eulalie et toi, si tu veux.

— Eulalie est donc toujours chez toi?

— Oui, je l'ai emmenée partout.

— Et Camille?

— Il est toujours le même?

— Adieu, je viendrai te prendre samedi.

Elle remonta en voiture. Le samedi on me fit dire qu'une dame m'attendait en bas, qu'elle ne pouvait pas monter. Quand nous arrivâmes aux Frères-Provençaux, tout le monde fit un : oh! général. Je la regardai aux lumières, elle était livide; elle se serrait à moi pour ne pas tomber, je la fis asseoir.

— Vois-tu, il y a longtemps qu'on ne m'a pas vue, on est étonné.

C'est effrayé qu'on était; on passait devant elle en chuchottant. Elle avait un domino rose tout garni d'angleterre, une coiffure noire avec des roses.

Elle me demanda plusieurs fois:

— Entends-tu ce que l'on dit?

— Non, lui dis-je, sans doute que tu es bien mise.

— Ou que je suis affreuse!

Puis, se regardant dans la glace, derrière elle, elle soupira.

— Tu souffres, lui dis-je, pourquoi es-tu venue?

— Allons donc, me dit-elle, sois franche, dis-moi que je ne suis plus que l'ombre de moi-même, que cette fatigue, cet engourdissement c'est la mort!

— Es-tu folle, ma pauvre Lise, on peut

être souffrante sans mourir; ça tient joliment la vie, va!

— Ah! tu crois? c'est que j'ai peur de la mort.

Et ses yeux brillaient en voyant tourbillonner les danseurs; elle les suivait avec son âme; elle semblait respirer la vie des autres. On jouait une valse, elle se lève entraînée et me dit: — Je veux valser.

Je n'osai la contrarier et priai Médéme de l'inviter; je lui recommandai de la soutenir, car je voyais bien qu'elle ne ferait pas deux tours.

— Oh ! je ne peux pas, dit-elle en s'appuyant au mur.

Après une toux sèche, le sang lui sortit à flots de la bouche.

— Comment l'avez-vous laissée venir, me dit Deligny ; elle est perdue !

— Je ne savais pas qu'elle fût dans cet état, et puis, si je ne l'avais pas accompagnée, elle serait venue seule.

— Elle se trouve mal, dit Médéme, qui était resté près d'elle.

Il l'enleva dans ses bras et la descendit ; personne n'y prit garde, excepté Lagie qui dit, en la voyant passer :

— Voilà la Pomaré qui fait ses manières.

Je la menai chez elle, elle avait la fièvre; elle ne voulait pas qu'on la déshabillât; elle voulait retourner au bal, danser.

Il fallut allumer tout chez elle. J'y restai une partie de la nuit; elle remettait sa coiffure, me disait des mots sans suite; enfin, la fatigue l'emporta, elle s'endormit.

Je rentrai chez moi fort triste. — Le lendemain je fus la voir; elle était levée, plus pâle que la veille.

— Oh! te voilà toi, me dit-elle, les lèvres crispées, tu devais être la première

à qui j'apprendrais cette nouvelle ; les misérables!... je me vengerai ! Ils me croient donc morte. Quelle trahison !

Je la crus folle.

— Ça ne t'indigne pas, me dit-elle en colère ?

— Tu ne m'as pas dit ce que tu avais.

— Eh bien, Eulalie est la maîtresse de Camille. Ils me trompaient tous les deux ; il est majeur dans quelques jours, elle s'est sauvée avec lui. — Ah ! que mon cœur me fait mal. Je les aimais tous les deux, ils m'abandonnent ensemble ; elle lui disait tant de mal de moi, qu'il me hait. Elle est

enceinte, il veut l'épouser, mais je connais son oncle, son tuteur, j'écrirai, j'irai s'il le faut. Je ne peux renoncer à cette affection, c'est la seule pure que j'ai eue de ma vie. — Oh ! que c'est mal de m'avoir fait croire à l'éternité ; l'éternité c'est la vie. Ça ne sera pas long pour moi, il aurait pu attendre un peu.

Elle fondit en larmes, je tâchai de la calmer un peu. — Voyons, ne suis-je pas ton amie? Je ne t'abandonnerai pas... ton amant, ce comte, il ne me plaisait pas, je l'avoue; mais enfin ne t'a-t-il pas donné de grandes preuves d'affection ; tout le monde n'est pas ingrat ; oublie-les.

— Oublier! — Oui, je veux oublier, tu

as raison ; d'abord j'ai revu ma mère, elle vient me voir en cachette ; je lui donne des effets pour mes frères et sœurs. C'était sa préférée, Eulalie ! elle va la défendre ; je ne veux pas lui en parler ; je voudrais qu'Ernest revînt. J'attends son médecin aujourd'hui, je ne lui dirai pas que je suis sortie hier. — Comme ma tête brûle ! je vais me mettre sur mon lit.

Nous passâmes dans sa chambre ; cette chambre était tendue en jaune, comme dans la rue Saint-Georges, mais mieux meublée ; il y avait deux croisées, sur le devant rue d'Amsterdam, garnies de rideaux blancs et jaunes ; entre les deux croisées, un socle en bois doré supportant une Vierge en plâtre, sur laquelle retom-

bait un voile de dentelles; on voyait, au travers, des perles et des fleurs.

La cheminée faisait face à son lit, dont la tête était tournée vers les croisées; il y avait une porte aux pieds, donnant sur l'antichambre; une autre donnant dans le salon. C'est par cette dernière porte que nous étions entrées; l'autre s'ouvrait en même temps.

— Le docteur, dit sa femme de chambre.

— Je te laisse.

— Si je ne viens pas demain, à après-demain sans faute.

Elle me serra la main, et je la quittai.

— Quand je revins, sa mère était là, elle refusa de me laisser entrer. — Je revins quelques jours plus tard, elle essaya de m'éloigner; j'insistai et j'entrai. — Elise me reprocha d'être restée si longtemps sans la voir. Sa mère me regardait, je n'osais pas dire qu'on m'avait renvoyée; sa mère ressemblait à Eulalie; elle me déplut. Elise ne quittait plus le lit.

— Je voudrais qu'Ernest revînt, me dit-elle, triste.

Je la fis répéter, car cet Ernest, qu'elle attendait toujours, je l'avais rencontré la veille.

— Ça coûte si cher les maladies! J'ai déjà engagé beaucoup de choses. — On

dirait que tout le monde a peur que je meure; chacun m'apporte sa note.

— Ce n'est pas ça, lui dis-je, c'est que l'argent est rare, chacun en a besoin.

— Oh! tu as peut-être raison. Ernest ne peut pas tarder.

Je pris congé d'elle. — Sa mère me fit entrer dans la salle à manger, et me dit : — Vous qui connaissez ses habitudes, ses amis, vous savez sans doute que ce monsieur Ernest est à Paris. — On a envoyé plusieurs fois chez lui, il ne fait pas de réponse. — Le médecin qu'il envoyait ne vient déjà plus. Je n'ose pas lui dire cela, elle l'attend toujours. — Avant-hier, on

est venu pour saisir du magasin de la Mère de Famille, j'ai prié d'attendre ; il s'agit de trois cents francs pour un domino rose, ils reviendront dans quelques jours, je ne sais comment faire.

— Il faut éviter cela, je vais y passer.

Elle fut enchantée et me permit de venir voir Elise quand je voudrais.

J'allai dire à ce magasin que je répondais de la dette, que s'il arrivait un malheur et qu'Elise mourût, son mobilier serait plus que suffisant pour payer tout le monde, que jusques-là, on voulût bien attendre.

La dame me le promit; je retournai quelques jours plus tard chez Elise.

— Oh! te voilà, je suis bien mieux, va! J'espère sortir dans quelques jours. J'ai bonne mine, n'est-ce pas?

Je répondais oui sans la regarder, elle était plus mal que jamais. — Sa mère entra et me dit: — Grondez-là, vous qu'elle aime, elle a écrit toute la nuit.

— Oui, dit Elise avec un sourire étrange; oui, c'est ce qui m'a fait du bien; je vais mieux, n'est-ce pas?

Ses yeux où brillait la fièvre, s'attachaient sur moi, je fus forcée de la regarder. Ses joues étaient creuses, ses lèvres rouges; j'entendais sa respiration rauque;

j'avais envie de pleurer. — Son regard ne me quittait pas ; je compris qu'elle avait quelque chose à me dire, mais nous n'étions pas seules, se mère ne sortait jamais quand j'étais là. — Elle prit sur la table de nuit une petite montre émaillée bleu, la tourna longtemps dans ses doigts, la remit à sa mère et lui dit : — Tiens, envoie cela là-bas, c'est mon dernier bijou ; qu'il me tarde qu'Ernest revienne ! Pas une lettre de lui ! Si je ne l'attendais pas, je pourrais m'adresser à quelques amis ; je suis sûre qu'il viendra me voir, j'aime mieux attendre ; va !

Sa mère sortit. Elle me tira près de son lit, et me dit : — J'ai écrit à l'oncle de Camille ; il voulait lui faire épouser sa

fille, il empêchera bien ce mariage ; je suis vengée! Oh! que je vive assez pour avoir la réponse. Tu lui diras, à Eulalie, si tu la rencontres, que c'est moi... On marchait vers la porte, elle mit son doigt sur sa bouche, sa mère rentra.

Je lui dis combien j'étais peinée de n'avoir pas d'argent à lui offrir, pour lui épargner ces engagements au Mont-de-Piété ; que je me consolais en pensant que ce n'était pas pour longtemps ; je mentais pour calmer ses inquiétudes.

Je quittai cette chambre le cœur navré.

A quelques jours de là, on vint saisir son salon, sa salle à manger, son cabinet de

toilette ; j'étais là, j'obtins qu'on n'entrât pas dans sa chambre. — Ce que l'on avait saisi suffisait largement à couvrir cinq cents francs qu'on réclamait.

Elle demanda qui marchait à côté ; je lui répondis qu'on voulait voir son logement ; elle disait tous les jours qu'elle voulait déménager, cela ne l'étonna pas.

— Oui, je vais quitter ce logement, j'irai demeurer à la campagne. Puis, ses yeux se remplissaient de larmes et elle reprenait : Oui, à la campagne, au cimetière Montmartre.

Je tâchais de chasser cette idée de son esprit, j'y parvenais assez facilement, car elle tenait à la vie.

Quand elle m'entretenait de ses espérances, cela me faisait souvent plus de peine que quand elle me parlait de sa fin prochaine. Je lui conseillai d'écrire à quelques amis, personne ne vint.

M. Ernest, instruit qu'il n'y avait plus de ressources, avait cessé de s'occuper d'elle; toutes démarches furent inutiles; il fit répondre que ce qu'elle avait suffirait, en le vendant, pour aller jusqu'à la fin; que lui n'avait rien à donner et ne voulait pas faire de nouveaux sacrifices, qui ne profiteraient qu'à la succession d'Élise.

Je me disais chaque jour en quittant le chevet de cette pauvre fille: Pourvu qu'elle meure avant qu'on lui enlève son lit.

Elle m'avait demandé du bon vin, du raisin, des asperges, cela hors saison; quoique j'eusse peu d'argent, je m'étais procuré ce qu'elle désirait. J'arrivais les bras chargés, ce fût Eulalie qui m'ouvrit la porte; je faillis tout laisser tomber par terre. Elle me fit entrer dans la salle à manger en me disant: N'entrez pas, elle dort! Le diable doit la tourmenter car elle s'est donnée à lui.

Je ne comprenais pas; elle reprit:

— Vous savez ce qu'elle m'a fait. Hier l'oncle de Camille l'a fait venir, censément pour un rendez-vous d'affaires, et l'a enlevé dans sa voiture, presque de force. C'est elle qui est cause de tout cela; j'ai

reçu une lettre ce matin à l'hôtel; Camille me dit adieu; il m'annonce qu'il m'enverra de l'argent et me répète qu'il voulait m'épouser. Me voilà encore sans ressource, car je le connais; avec lui le dernier qui parle a raison. Elle le savait bien; je ne le reverrai plus, dans quinze jours il ne pensera plus à moi; il n'a pas mis tant de temps que cela à oublier son amour pour Élise. Qu'elle se réveille, je vais lui dire tout ce que j'ai sur le cœur.

Je la priai de n'en rien faire, de ménager sa sœur, qu'elle était bien mal.

— Qu'est-ce que ça me fait, je voudrais qu'elle fût morte un mois plus tôt.

Sa mère qui avait pour Eulalie une fai-

blesse marquée, paraissait s'être rangée de son côté.

Élise sonna.

Pendant cette conversation, j'avais souhaité dans mon cœur qu'elle se fût endormie pour toujours.

Sa sœur ouvrit la porte qui donnait au pied de son lit, s'appuya au chambranle et se croisant les bras, dit : Eh! bien, c'est moi! est-ce que ça t'étonne?

J'étais derrière; je vis Élise à peine éveillée se lever sur ses coudes, sourire, retomber en arrière en disant : Enfin!...

Eulalie s'approcha.

— Tu es contente de ton ouvrage, fille

du diable; au lieu de te repentir, tu fais le mal jusqu'au dernier moment; regarde-toi donc; tu es à moitié morte, tu ne jouiras pas longtemps de ton triomphe; je suis abandonnée, tu l'es aussi. Ton Ernest, il est ici, il ne veut plus te voir; toi qui te croyais aimée de tout le monde! où sont-ils donc tes amants?

Élise ferma les yeux sans répondre, je vis des larmes percer ses paupières; sa mère tirait Eulalie et lui faisait signe de se taire. Elle allait sans doute continuer.

— Emmenez-la donc, m'écriai-je; si vous êtes la mère des deux; et vous, Eulalie, ne dites pas un mot de plus; n'avez-vous pas honte? Sorez!

Je ne sais ce qu'elle me répondit, mais

je la poussai peut-être un peu fort dans la pièce voisine. Je fermai la porte au verrou malgré sa résistance.

Élise me serra la main et me dit : Si tu pouvais rester près de moi ! Oui, elle a raison, je suis abandonnée par tout le monde, excepté par toi. Pourquoi mon amant reviendrait-il ? Elle me montra ses bras et ses mains décharnés. La vie que j'ai menée, c'est un commerce ; on m'achetait un baiser ; je n'ai plus rien à vendre, on ne vient plus. Ah ! que tu as bien fait de quitter cette vie là ; dans quelque temps on oubliera ton passé, peut-être l'oublieras-tu toi-même ; fais-toi des amis. Ah ! que celle qui a été vertueuse, honnête est bien récompensée à cette heure

suprême! Le compagnon de sa jeunesse la soigne, jusqu'au dernier moment, l'accompagne à son dernier asile et va pleurer sur sa tombe. Pour nous, rien que la raillerie et l'insulte pendant et après. Tout l'or du monde ne suffirait pas pour compenser ces dernières heures.

Je pleurais.

— Pourquoi pleures-tu, ma pauvre Céleste! Parce que je vois plus clair qu'hier; c'est ma Sainte-Vierge qui a inspiré Eulalie; elle m'a fait comprendre que je perdais mon temps à espérer un intérêt que je ne méritais pas. — Donne-moi le chapelet qui est aux pieds de la Vierge, ôte le voile qui la couvre, mets-la près de moi;

sur cette table; vois, ses bras sont ouverts pour tous ceux qui vont à elle; ne pleure pas: laisse-moi, mais ne reste pas plus d'un jour sans venir; envoie-moi un prêtre ou charges-en ma mère.

Elle appuya sa tête sur le coin de la table de nuit, la lumière de la veilleuse, le reflet de la vierge blanche éclairaient sa figure; elle était calme, ses yeux se fermèrent, je crus tout fini. Je tirai la porte doucement, sa sœur voulut parler, je lui fis signe de se taire et je priai sa mère d'aller chercher un confesseur, si elle voulait qu'il arrivât à temps.

— Comment va-t-elle, me demanda ma mère en rentrant. —Elle va bien, lui dis-

je, je voudrais être à sa place, et je montai toute triste dans ma chambre.

Le lendemain je retournai chez Élise. J'avais rêvé d'elle toute la nuit, je la voyais habillée pour un bal; ses fleurs étaient noires. En entrant j'interrogeai son concierge du regard, il me fit un signe de tête qui voulait dire : Tout n'est pas fini, mais ça ne tardera pas. Je montai ses trois étages sans respirer; j'allais sonner quand j'entendis rire, parler; je frappai; sa sœur vint m'ouvrir, une serviette à la main; j'entrai dans la salle à manger, je vis des huîtres, du vin blanc; on déjeûnait gaiement dans l'antichambre de la mort.

Je fus indignée.

— Elle va donc mieux, dis-je en regardant ce festin.

— Oui, me répondit sa mère, elle repose, laissez-la.

— Si elle repose avec le bruit que vous faisiez tout à l'heure, il faut qu'elle dorme du dernier sommeil. — S'est-elle confessée?

— Oui, elle a vu son père, hier; ça l'a rendue bien heureuse; elle a demandé pardon à sa sœur.

— Il est bien temps, dit Eulalie, je me moque de son pardon; je n'oublierai jamais ce qu'elle m'a fait.

J'entrai dans la chambre d'Élise. Elle avait les yeux ouverts; elle ne bougeait pas; je n'osais avancer. Elle fit un mou-

vement, je voulus lui prendre la main, elle tourna sur moi ses grands yeux éteints, me fit un signe de reconnaissance et soupira sans dire un mot.

Je m'assis dans un fauteuil près d'elle et lui demandai comment elle se sentait; elle me fit signe de la tête qu'elle était bien; elle avait roulé son chapelet autour de son bras; son livre de prières était près d'elle; elle remua les lèvres comme si elle voulait me parler, elle regarda de tous les côtés, fit un mouvement d'impatience, puis appelant toute sa volonté : Ah! fit-elle; écoute.

Je me penchai, car sa voix était faible.

— J'ai commandé mon portrait à un

pauvre artiste, il est presque fini; personne ne voudra le prendre, va le chercher. Tu le garderas, toi!

Je le lui promis.

Elle eut à peine le temps de me dire le nom du peintre : Montjoye.

La parole lui manqua de nouveau; elle me fit des signes en me montrant sa vierge, embrassa la croix de son chapelet; elle voulait être seule.

Je sortis, je ne pouvais plus retenir mes larmes; j'écoutai à la porte, elle cherchait à prier tout haut; Dieu seul pouvait comprendre sa pensée.

Le lendemain, quand je revins, toutes

les portes étaient ouvertes; l'âme était partie; une bougie gardait le corps; tous les yeux étaient secs autour d'elle.

Je me mis à genoux au pied du lit, je fis une longue prière, je l'embrassai sur le front, je lui fermai les yeux restés ouverts, je lui coupai une mèche de cheveux, et je quittai cette chambre, le cœur et les yeux pleins de larmes.

Je ne rentrai pas chez moi; j'allai chez Deligny, qui, voyant ma douleur, fit son possible pour me distraire et pour me consoler.

Le lendemain, il pleuvait à verse; je pris un petit coupé, j'allai rue d'Amsterdam; arrivée à la porte d'Elise, j'entendis

clouer sa bière, je redescendis à reculons : il me semblait que les clous m'entraient dans les chairs.

On exposa son corps à la porte.

La rue est déserte à cet endroit, le temps était affreux, personne ne passait ; il y avait deux personnes à son enterrement : moi et le cocher qui me conduisait.

Quand on eut jeté la dernière pelletée de terre sur elle, on mit une croix avec ses initiales ; je restai les pieds scellés dans cette terre glaise ; il me semblait qu'une partie de moi-même était en terre avec elle. Je m'arrachai en faisant un effort, j'étais fascinée ; il me semblait enten-

dre des voix m'appeler, j'eus peur, je sortis en courant.

Deligny était chez moi, il me reprocha de me faire tant de mal ; c'était plus fort que ma volonté : je pleurais sur elle et sur moi.

Le même sort ne m'était-il pas réservé ?

Je fus au cimetière huit jours après, espérant trouver une pierre, un entourage. — Rien. Pourtant sa mère avait, en payant quinze cents francs de dettes, pris la succession, qui valait bien quinze ou vingt mille francs.

Je pensai qu'elle n'avait pas eu le temps de s'occuper encore de ces soins.

Je revins au bout de dix jours. Rien. — On avait abandonné la morte, comme on avait abandonné la malade.

Je commandai un entourage en fer, un mausolée en marbre, avec ces deux lignes : *Ici repose Élise..... née le* 22 *février* 1825, *Morte le* 8 *décembre* 1846. *Son amie, Céleste.*

J'étais allée chez Montjoye. Il m'avait donné son portrait, moyennant deux cents francs, au lieu de trois cents, qui étaient le prix convenu. Il n'était pas heureux et me fit ce sacrifice, parce que j'étais l'amie d'Élise.

C'est le portrait que vous avez vu chez moi.

Ces dépenses me gênèrent beaucoup, mais je les fis sans regret ; Deligny m'aida encore en cette circonstance : il était vraiment bon.

J'allai voir la tombe d'Élise ; j'avais donné des ordres, et elle était garnie de fleurs. Personne autre n'y avait mis une pensée depuis sept ans ; quelques petits journaux eurent le courage de faire des plaisanteries sur cette fin pourtant bien triste et bien abandonnée : *Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé;* ils auraient dû dire : il lui sera peut-être pardonné, parce qu'elle est morte en bonne chrétienne et qu'elle a beaucoup souffert.

Elle avait beaucoup souffert, en effet.

Sa mort avait été une cruelle et longue agonie. Depuis plusieurs jours, le corps mourait, que l'esprit vivait encore, et vivait pour la torturer. Je n'ai jamais connu personne qui eût une si grande peur de la mort. Sous l'influence des sentiments religieux auxquels elle avait été fidèle toute sa vie, elle voulut cependant regarder en face sa fin prochaine, se préparer à ce terrible passage; elle s'imposa un dernier devoir, qui l'effrayait tant parce qu'il lui montrait que tout espoir terrestre était perdu pour elle. Elle faisait des efforts surhumains. Elle réussissait pendant quelques instants, mais la nature l'emportait bientôt sur sa volonté, et elle retombait dans des spasmes nerveux, dans des accès navrants de terreur. Souvent, pendant

la nuit, elle appelait au secours, elle avait des visions et elle criait : Mon Dieu, laissez-moi vivre ! Alors, m'a-t-on dit, sa main défaillante semblait chercher un ami dans le vide. La pauvre fille qui la servait, qui lui était attachée, pourtant, demanda son compte pour ne plus être témoin de ces scènes déchirantes.

Je ne pouvais m'habituer à la pensée que j'étais seule à la pleurer ; je repassais les souvenirs de notre vie passée pour trouver un cœur qui sympathisât avec les regrets que je lui donnais. Je songeai à Alphonse Royer, qui avait réchauffé sa vie, sa gaîté à ce feu-follet ; il apprit sa mort avec peine. C'est peut-être le seul qu'elle n'avait pas appelé, c'est le seul qui aurait répondu.

XX

Un souper au Café Anglais.

La mort d'Elise marque une des phases les plus tristes de ma vie. J'étais tombée dans un découragement profond. Les espérances ambitieuses qui m'avaient soutenues s'étaient évanouies. L'exaltation

qui m'avait portée à mettre fin à mes jours s'était affaissée. Mon dégoût pour l'existence n'avait pas diminué ; seulement mon courage pour en rejeter le fardeau, n'était plus le même. Le mal dont je souffrai, c'était une défiance absolue, invincible ; je le pensais du moins.

Je ne croyais plus à l'affection ; je ne croyais qu'à l'amour du jour, à l'amour sans dévoûment et sans lendemain. Mon âme en était saturée.

On m'a bien souvent reproché d'avoir torturé ceux qui m'ont aimée. Si j'avais eu ce malheur, je pourrais au moins me rendre cette justice, que je n'ai jamais agi par méchanceté et par calcul. Le doute

qui me dévorait le cœur a seul inspiré ma conduite, et a pu me donner quelque fois l'apparence de l'ingratitude et de l'insensibilité. L'incrédulité, dans le cœur d'une femme, est pour cette femme une poignante souffrance, mais elle lui donne sur les autres caractères une force et un ascendant presque irrésistibles.

J'appris alors une nouvelle assez étrange, qui m'impressionna d'autant plus, qu'elle se rattachait aux idées, aux sentiments et aux doutes qui vibraient douloureusement en moi depuis la mort d'Elise.

Cette nouvelle était relative à Hermann, au pauvre pianiste, que j'avais accusé d'inconstance, en me raillant moi-même d'un instant de faiblesse et de crédulité.

On vint me dire qu'après notre séparation Hermann avait eu un grand chagrin; il était tombé malade, sans qu'il fût possible à la science de déterminer le caractère de sa maladie. On lui conseilla la distraction; il partit pour l'Italie, visita Rome, s'y fit catholique et entra dans un couvent. J'avais bien de la peine à croire, comme on me l'assurait, que cette détermination eut été causée par la douleur qu'Hermann avait ressentie de notre séparation; en tout cas il avait été bien inspiré, et je répondis en souriant à la personne qui me contait cette histoire, que si je damnais tous mes amants comme celui-là, l'Église me devrait une récompense. Au fond de l'âme, pourtant, j'étais plus émue que je ne voulais le paraître.

J'avais mon logement en horreur, je n'y avais pas été heureuse et pour ne pas y rester je passais les nuits dehors.

Deligny avait repris ses habitudes de dissipation. Je le suivais, je criais bien haut pour ne pas entendre ma tristesse; ma santé était restée profondément altérée, depuis ma tentative de suicide. On n'avale pas impunément le gaz d'un boisseau de charbon; je toussais, j'avais le feu à la poitrine; je buvais du Champagne pour l'éteindre; je me figurais mourir comme Élise. Mais loin de m'effrayer des approches de la mort, je l'aurais acceptée comme un bienfait.

Une pareille situation d'esprit ne contribuait pas à rendre mon humeur égale.

Je tyrannisais Deligny. A toutes ses protestations de tendresse, je répondais invariablement.

— Vous m'aimez aujourd'hui. Vous le dites au moins. Que je tombe malade, vous me laisserez là comme un chien ; que je meure, vous ne me donnerez pas un regret.

Rien ne pouvait m'ôter cette idée de la tête.

J'avais fini par réussir à m'étourdir. Un souper en amenait un autre. Je ne dormais plus ; je trouvai le repos de mes souvenirs.

Au milieu des désordres de cette folle existence, je m'étais liée avec une petite

femme qui était venue au magasin; elle était gentille, spirituelle et insouciante du lendemain. Cette petite femme était la maîtresse de Brididi.

Elle m'avait d'abord détestée comme toutes les femmes qui vous succèdent dans le cœur d'un homme; elle était venue me voir par curiosité, et s'était attachée à moi. Nous devînmes amies, comme cela elle me surveillait et était sûre que je ne pensais pas à son cher Brididi qui, de son côté, m'avait, je crois, tout à fait oubliée. Deligny étant parti pour Moulins, je me trouvais seule et je passais beaucoup de temps avec elle; sa gaîté était intarissable, son cœur était bon, trop bon même, car elle avait une grande faiblesse en amour.

Brididi en abusait un peu, il était tout fier d'inspirer une si grande passion ; il avait raison du reste, elle était vraiment charmante : une jolie taille, de jolis yeux, de jolis cheveux ondés qui lui valurent le nom de Frisette. Ce que j'aimais surtout en elle, c'était sa bonté ; elle rendait service à qui elle pouvait, et se cachait pour éviter un remercîment ; n'ayant que six sous pour prendre l'omnibus, elle les donnait à un pauvre, et faisait sa course en chantant ; si l'énergie manquait dans cette tête et dans ce cœur, il y avait en revanche de bien excellentes qualités.

Ces qualités avaient survécu au vide qui les étouffe chez tant d'autres femmes. Quand ma folie parlait raison, elle écou-

tait, m'approuvait ; enfin je l'aimais beaucoup.

Je ne sais laquelle de nous deux mena l'autre à un souper au Café Anglais. Je m'y rendis, comme j'allais à toutes ces parties, par désœuvrement, sans me promettre beaucoup de plaisir. J'étais loin de me douter que cette soirée exercerait une influence décisive sur ma vie et en préparerait peut-être le dénouement.

Je me trouvai à ce souper, en pays de connaissance. Je reconnus plusieurs personnes que j'avais vues chez Lagie.

Le fond de mon caractère a toujours été sérieux. Le temps que d'autres consacraient à dire ou à écouter des folies, je

l'employais en général à me rendre compte des caractères avec lesquels j'étais en contact, et à lire en quelque sorte les physionomies nouvelles que je rencontrais.

Mon attention se fixa d'abord sur un jeune homme de trente ans environ, grand, maigre, brun, pâle ; le front d'une largeur et hauteur ridicules ; la figure allongée, mince du bas, les yeux grands et noirs, le nez pointu, la bouche moyenne, les dents gâtées... Il avait quitté son habit ; je voyais au travers de sa chemise fine se dessiner ses épaules maigres, étroites, qui annonçaient une mauvaise santé. Il ordonnait le festin, commandait en maître ; quelques femmes l'entouraient, il leur répondait d'un air protecteur. En attendant

qu'on servît le souper, il se mit au piano, il était bon musicien, mais il faisait tant de grimaces, de contorsions; ses mains osseuses me faisaient l'effet d'araignées, je ne lui fis aucun compliment; il en parut étonné. Pendant le souper il m'attaqua. Il avait de l'esprit, mais un de ces esprits impossibles à dépenser avec d'autres qu'avec des femmes; un esprit brutal, malhonnête, ne reculant pas devant la plus grosse injure pour dire un mot drôle; il parlait toujours de lui; il faisait, à ce qu'il disait, tout mieux que personne. Sa noblesse était la meilleure, sa fortune la plus grande, nul n'était brave comme lui.

Toutes ces forfanteries me portaient sur

les nerfs. Je n'avais rien répondu à ses provocations, mais je faisais provision de colère, et déjà je lui avais donné un surnom que j'avais glissé dans l'oreille de ma voisine et qui l'avait fait rire de bon cœur, tant il s'appliquait bien au personnage. Je l'avais appelé *le Faucheux.*

Ce qui augmentait ma mauvaise humeur, c'est que j'étais placée à côté d'un grand homme très beau, très content de lui-même, qui faisait tout au monde pour attirer mon attention sur ses larges épaules et sur sa poitrine bombée ; il était bête comme une oïe et vaniteux comme un paon. C'était un bellâtre. L'oreille ouverte aux sarcasmes du Faucheux, je perdais la pantomime de mon voisin, ce qui le mit de fort mauvaise humeur.

Cela commençait mal. Je n'avais encore rien dit, et j'avais déjà deux ennemis.

Le Faucheux semblait avoir pris à tâche de lasser ma patience.

J'étais le point de mire de toutes les plaisanteries.

La colère finit par me monter au cerveau et je débutai avec d'autant plus de vivacité que je m'étais contenue plus longtemps.

— Monsieur, lui dis-je, voulez-vous avoir la bonté de me laisser tranquille. Voilà une heure que j'écoute vos sottises. En ne vous répondant pas, je croyais vous avoir fait comprendre que votre esprit n'était pas de mon goût. Les araignées ne me

font pas peur, mais elle me dégoûtent, et quand elles s'approchent trop près de moi, je les écrase. Ainsi, grand Faucheux, ne vous occupez pas plus de moi, que je ne m'occuperai de vous.

C'était dûr, mais j'avais été cruellement provoquée, et je n'ai jamais brillé par la patience.

L'épithète de grand Faucheux mit immédiatement les rieurs de mon côté. Il y a dans toutes les réunions, petites ou grandes, un sentiment de justice qui se fait jour.

On comprenait que les attaques dont j'avais été l'objet me donnaient droit

de mon côté à une assez grande latitude.

Mon adversaire devint furieux. Il ne s'attendait pas à de semblables représailles de la part d'une de ces pauvres filles, habituées à courber la tête sous le joug de la fatuité opulente. Il n'avait pas encore eu le temps de réfléchir qu'un galant homme ne gagne jamais rien à se disputer avec une femme, quelle que soit cette femme.

Il reprit la balle au bond.

— Qui donc, s'écria-t-il, a amené cette...

Et il en débita tant sur mon compte, qu'un instant je fus comme étourdie.

Il se fit un grand silence. Chacun comprenait que cela allait devenir drôle.

C'était la mode au surplus dans les soupers arrangés par ce Faucheux, il lui fallait une victime à qui il pût dégoiser son catéchisme poissard; j'avais été choisie par lui pour ce jour-là, mais, avec mon caractère, il était mal tombé.

Mon beau voisin, qui n'aurait pas eu assez d'esprit pour venger lui-même ses injures, et me punir de mes dédains, faisait cause commune avec mon ennemi, et l'appuyait du regard et du geste.

Frisette seule ne s'amusait pas de cette scène. La pauvre enfant comprenait qu'il y avait un gros orage amoncelé sur mon

cœur; elle avait peur de me voir passer les bornes, et craignait que je ne me misse sur les bras quelque méchante affaire. Elle vint à moi et, me parlant tout bas, me supplia de quitter la place et de partir avec elle. Je la fis asseoir et lui répondis tout haut:

— Pourquoi donc m'en irais-je, monsieur est à bout; j'aurais peut-être dû ne pas venir; c'est la première fois que j'assiste à un souper d'hommes d'aussi bonne compagnie. Comme monsieur le disait tout à l'heure, je suis entrée ici libre, sans condition; je n'ai pas de regrets car j'ai montré du tact, et n'ai pas cherché à attirer l'attention. Monsieur n'a pas su imiter ma réserve. Il n'est probablement pas

plus que moi habitué au grand monde. Sans doute, il est noble d'hier, il prend ses conquêtes bien bas pour se grandir; s'il n'y avait pas de femmes comme nous, où vivrait-il donc? Au Jardin-des-Plantes. J'ai bien payé mon écot en l'écoutant, je reste.

Sans m'en douter, j'avais frappé juste : c'était un parvenu ; il pâlit et se mordit les lèvres.

La réflexion lui était revenue, et je crois qu'il commençait à regretter de s'être attaqué à moi.

J'avais sans m'en douter, pendant le feu de cette discussion, gagné un allié qui, touché de mon courage, s'intéressa à ma

cause et rompit une lance en ma faveur.

C'était un jeune homme que je n'avais pas encore remarqué, quoiqu'assurément il méritât, plus que toutes les autres personnes présentes, de fixer mon attention.

— Ah ça, messieurs, dit-il d'une voix douce et fière, est-ce que cela ne va pas bientôt finir? Vous vous mettez deux contre une femme! Ce serait déjà trop d'un seul.

Et s'adressant plus particulièrement au Faucheux, qu'il paraissait connaître intimement :

— Mon cher, je ne reconnais aujourd'hui ni ton bon goût, ni ta magnificence ordinaires.

— Comment donc, reprit le Faucheux, qui crut voir dans cette idée, un moyen de retraite honorable, si j'ai blessé l'amour-propre de mademoiselle, je suis tout prêt à lui accorder une réparation. Vous savez très bien, mon cher, que si j'ai le tort de taquiner ces filles-là, *j'ai le bon goût* de les payer. Puisque vous vous êtes déclaré son chevalier, fixez vous-même la rançon.

— Quinze louis !

— Quinze louis ! soit ! elle les aura demain.

— Demain! c'est bien tard, dit mon champion, qui se montra impitoyable, parce qu'il savait que le Faucheux passait pour être plus libéral en paroles qu'en actions.

— Je ne les ai pas sur moi.

— La belle affaire! Vesparoz te les prêtera.

Il n'y avait pas moyen de reculer. L'amour-propre du Faucheux était en jeu. Il sonna.

Vesparoz, le maître du café, parut.

— Apportez-moi quinze louis, lui dit le Faucheux.

Un garçon rentra portant sur un plateau la somme demandée.

— Remettez cet argent à mademoiselle Céleste.

Naturellement je refusai de le prendre.

Mais mon champion n'entendait pas de cette oreille-là. Il était décidé à pousser la plaisanterie jusqu'au bout, et à punir le Faucheux par son côté sensible.

— Apportez-moi cela, dit-il au garçon, et il mit les quinze louis sur la table à côté de lui.

Puis se tournant vers moi :

— Ma chère enfant, venez vous asseoir à côté de moi.

J'y fus bien volontiers.

— Prenez cela, me dit-il ; c'est à vous, vous ne pouvez refuser, sans désavouer votre champion et me faire une mortelle injure. Ainsi le veulent les lois de la guerre.

— Maintenant, ajouta-t-il en s'adressant au Faucheux, continue tant que tu voudras, au même prix bien entendu. Cependant tu en as beaucoup dit pour tes quinze louis, et je t'engage à ne pas te ruiner ce soir.

Il paraît qu'il trouva le conseil bon, car

il se leva et, me tendant la main : — Faisons la paix, me dit-il.

Il n'y avait plus à hésiter, et je mis ma main dans la sienne d'assez bonne grâce.

A partir de ce moment la scène prit une tournure à laquelle je ne m'étais pas attendue. J'eus une nouvelle preuve, qu'en fait de sentiment, les extrêmes se touchent, et que souvent on est bien près d'aimer les femmes qu'on croit haïr.

Quand on quitta la table pour faire de la musique, danser, chanter, le Faucheux m'attira dans l'angle d'une croisée, et me confessa qu'il ne m'avait fait cette scène ridicule, que pour attirer mon attention et

pour avoir un prétexte de se réconcilier avec moi.

Je lui répondis poliment, mais froidement, que s'il arrangeait ainsi les femmes qui lui plaisaient, je ne savais pas ce qu'il pouvait inventer pour ses antipathies.

Il devenait tendre, pressant; il me promettait monts et merveilles.

Mais je n'avais, quant à moi, aucune envie de me réconcilier à ce point. Je l'écoutais avec distraction, mais en revanche je regardais très attentivement mon allié, que pour des raisons à moi connues, j'appellerai désormais Robert, quoique ce ne soit pas son véritable nom.

Celui-ci s'aperçut qu'il était l'objet de mon attention et il s'approcha de nous.

Alors par un sentiment de coquetterie toute féminine, je me mis à répéter tout haut les paroles tendres que le Faucheux venait de me dire tout bas. Je tenais à me parer de ma victoire, et pour la bien constater, je répondis au Faucheux :

— Je vois bien que vous revenez de vous-même, et je vous croissincère ; aussi soyez sûr, que je ne vous en veux pas. Mais je vous connais d'hier, et je ne vois aucun motif pour prolonger nos relations.

Et je le laissai dans un coin, tout honteux

et tout ému de l'aveu qu'il venait de me faire.

Il prit une bouteille de vin de Champagne et la vida presque d'un trait. Je dois lui rendre cette justice que je n'ai jamais vu personne boire autant, sans être malade. Etait-ce par fanfaronnade, ou pour se consoler? Je suis convaincue que c'était pour ce dernier motif. La plupart du temps, ces natures fanfaronnes sont au fond les plus tendres et les plus faibles. Elles font du bruit pour s'étourdir, et les excentricités dont elles amusent le public, ne sont qu'une parade. Soulevez le rideau, vous verrez se jouer derrière le drame de leur cœur, souvent bien triste et bien lugubre.

Mais je n'avais rien à donner, j'avais mes pauvres.

Robert ne me quittait plus des yeux; de mon côté, je suivais tous ses mouvements; quand il causait avec une femme j'avais envie d'aller me mettre entre lui et cette femme.

Je m'assis auprès de Frisette et je m'arrangeai de manière à ce qu'elle me parlât de lui.

C'était un homme qui paraissait avoir vingt-cinq ans, assez grand, la taille bien prise et bien proportionnée, la tête ronde, de jolis cheveux bruns, la raie blanche

et fine, le front moyen, la figure ovale, les sourcils épais, la moustache forte; ses yeux bruns étaient ordinaires pour la grandeur, mais leur regard était profond, pénétrant; il était élégant de manières, très recherché dans sa mise, sans avoir cet air raide, emprunté qu'ont beaucoup de jeunes gens. Son esprit était vif, il me parut d'un caractère un peu violent, mais sachant se dompter, et corrigeant sa fougue par des manières charmantes.

Je l'avais regardé, j'avais vu tout cela; je le regardais toujours.

— Sans lui, dis-je à Frisette en le désignant, je ne sais comment cette dispute aurait fini; il m'a rendu un grand service. Je ne sais si je l'ai remercié.

J'aurais voulu qu'il vînt me parler..... mais il n'en fit rien ; mon cœur faisait autant de tours que lui sans qu'il y prît garde.

On avait improvisé un bal, il ne m'invita pas à danser ; pourtant il me regardait.

Le grand beau, mon voisin de table, ayant fini par se persuader, sans doute, que ma froideur était un jeu, s'approcha de moi, et avec le tact qui paraissait le caractériser, il me demanda bruyamment si je voulais me sauver avec lui.

Je me levai sans lui répondre.

Le Faucheux ne me parlait plus, mais devinant ce qui se passait en moi, il paraissait souffrir.

Cette promenade des yeux et du cœur à la suite de M. Robert me fatiguait. Je fus droit à lui et lui demandai s'il voulait me reconduire pour me débarrasser de ces deux messieurs.

— Oui, dit-il en attachant sur moi un regard qui avait l'air de lire ma pensée; oui, dans dix minutes, mais auparavant je voudrais bien danser avec vous.

On commençait une valse, il me fit tourner sans attendre ma réponse; j'étais souple, il avait le bras nerveux; il me

serra, je sentais les battements de son cœur, je respirais son haleine; je fermai les yeux, me laissant conduire. J'eus un étourdissement de bonheur qui passa comme l'éclair, mais dont je me souviens toujours.

Je revins à Frisette, toute radieuse.

Elle connaissait Robert, ou venait de se renseigner sur son compte, car elle me dit: c'est le comte de *** avec qui tu viens de danser.

Ce nom était bien beau, bien loin de moi. Je devins triste.

— Venez-vous, dit Robert; je vais reconduire Frisette d'abord, vous ensuite.

— Je suis bien fâchée de vous donner cette peine.

Il me serra le bras et me dit : c'est un plaisir. Je n'aurais pas osé vous le demander; je ne voulais pas être le troisième à vous persécuter.

Il me promit de venir me voir le soir à quatre heures ; je rentrai chez moi, la tête et le cœur remplis de son image. Insensée que j'étais de désespérer de la vie. A vingt ans! est-ce que c'est possible? La veille il me semblait que la vie n'avait plus de but pour moi. Triste folie! aujourd'hui je me sentais renaître à l'espérance; j'entrevoyais de nouveaux horizons, de nouveaux mondes, mes ailes avaient repoussé!

XXI

Robert.

J'étais, par un heureux hasard, délivrée pour le moment de toute inquiétude materielle. Je pouvais, pendant quelque temps, vivre de mes rêves et me bâtir des châteaux en Espagne.

Le temps me parut si long, jusqu'à quatre heures, que, pour l'abréger, je descendis au magasin.

J'avais écrit, quelques jours avant, à mon ami en Hollande, l'embarras où je me trouvais; je trouvai en revenant du souper une lettre de lui, il m'envoyait deux mille francs à toucher chez un banquier rue Hauteville. Avec ces deux mille francs et mes trois cents francs de la veille, j'étais bien riche.

Je me mis à la porte, un encombrement de voitures barrait le passage. Un joli phaéton attelé de deux beaux chevaux noirs attendait pour tourner rue Geoffroy-Marie; les chevaux impatientés se ca-

brent, un des domestiques saute en bas.

— Laisse, laisse, disait le jeune homme qui tenait les rênes; il calma les chevaux et dégagea sa voiture avec infiniment d'adresse.

Quand je le vis hors de danger, je traversai la rue pour monter chez moi, mais les forces me manquèrent en arrivant. Robert allait me demander à la concierge, il m'aperçut.

— Eh! bonjour, ma chère enfant, avez-vous bien dormi? Puis me regardant: — Comme vous êtes pâle, est-ce que vous êtes malade?

— Non, mais j'ai eu peur quand je

vous ai vu au tournant du faubourg Montmartre, pris dans toutes ces voitures; vos chevaux se tourmentaient.

Il se mit à rire et m'offrit le bras pour remonter chez moi.

J'étais gênée près de lui; je ne voulais pas m'abaisser, pourtant je me croyais si au-dessous de lui, que je n'osais me mettre en face; ma gêne était d'autant plus ridicule qu'il était sans façon, aimable, galant.

— Je ne viendrai plus avec mes chevaux, me dit-il, puisque je vous ai fait peur; je ne connaissais pas bien ce quartier, je demeure rue de Grenelle-Saint-Germain; je suis venu rarement rue Geof-

froy-Marie, mais, si vous le permettez, j'y viendrai souvent.

J'étais réservée dans mes réponses; si perdue qu'elle soit, ou qu'elle ait été, la femme qui aime trouve dans son passé un souvenir de pudeur, de pureté; je l'aimais.

J'aurais voulu me relever un peu à mes yeux, cela n'était pas possible, la scène de la veille, les injures qui m'avaient été dites, avaient rappelé avec plus de force à ma mémoire, et mon nom et ma vie; je n'avais rien à donner, rien.

Je restais pensive.

— Je vous gêne peut-être, me dit-il, en se levant pour sortir.

— Non, non, restez encore.

Il y avait une prière dans ces quelques mots.

Il se rassit et commença à causer.

— Savez-vous, Céleste, qu'il y a longtemps que je vous connais. Je vous ai vue souvent à l'Hippodrome, et chaque fois j'admirais votre adresse et votre courage.

Cela me fit du bien de penser qu'il m'avait trouvé un mérite.

Du courage! oui j'en avais eu, car j'avais horriblement peur des chevaux.

Quand je montais à cheval un tremblement nerveux secouait mes membres et

je me disais, comme ce grand général, qui frissonnait quand il entendait le feu : Tremble, tremble, misérable carcasse, si tu savais où je vais te mener tout à l'heure, tu tremblerais bien davantage.

Je ne savais pas alors que tous ces efforts me seraient plus que payés par un mot de lui.

— Voulez-vous dîner avec moi ce soir?

— Oui, si vous n'avez rien de mieux à faire.

— Tenez-vous prête à six heures.

Il vint me prendre avec une de ses voitures ; c'était un joli coupé doublé de soie

bleue, si petit que nous y tenions à peine tous les deux ; je m'enfonçais dans le fond de la voiture.

— Vous avez peur d'être vue ? me dit-il.

— Oui, pour vous.

Nous dînâmes chez Deffieux; je fus triste, cet amour me faisait l'effet d'une vision qui allait s'envoler et me replonger dans la nuit; plus Robert était aimable, plus je craignais de voir la vision s'évanouir.

Il vint me reconduire, nous passâmes la soirée chez moi; je fis un grand effort; je l'aimais trop pour lui mentir. Je lui ra-

contai tout ce que j'avais fait, tout ce que j'avais été.

— D'autres vous l'auraient appris, lui dis-je, des ennemis, vous auriez peut-être regretté une bonne parole, une caresse; je vous aime, Robert; je vous aimerai longtemps; un reproche de vous me ferait mal. Je voudrais ressaisir le passé, mais c'est impossible, voulez-vous le présent?

Sa réponse fut un bon baiser, il me sembla qu'une autre femme venait de s'éveiller en moi.

Le quartier que j'habitais lui déplaisait; il me trouvait trop loin.

Si j'étais plus près, me disais-je, je le verrais plus souvent.

Je me décidai à louer un appartement place de la Madeleine, je donnai le magasin à mère.

J'étais si impatiente de me rapprocher de Robert, qu'au risque de faire une grosse brèche dans ma fortune, je payai deux termes afin de déménager aussitôt que mon logement serait prêt.

Robert jouait quelquefois; il donna une soirée à quelques amis dans un appartement qu'il avait rue Bleue; Lagie y vint avec moi; le souper était magnifique : on parla plusieurs fois, pendant ce souper, d'une femme appelée Zizi qui était à la

campagne; on en riait: on me regardait. Je ne comprenais pas.

— Quelle est donc cette Zizi demandai-je à Lagie?

— C'est sa maîtresse; nous sommes chez elle; il l'a envoyée à la campagne.

La tête me tinta; on venait de se lever de table. Je fus droit à Robert et je lui demandai si ce qu'on venait de me dire était vrai, si j'étais chez sa maîtresse.

— Pas précisément, me dit-il. Il est vrai qu'une femme que je connais depuis longtemps, avec laquelle je ne puis rompre de suite, demeure ici: mais vous êtes chez moi; mon intention est de quitter cette

femme, mais en la quittant, je veux me conduire avec délicatesse, et je lui laisserai tout ce qui est ici.

On avait commencé à jouer et l'on jouait gros jeu.

Je restai longtemps sans voir, sans entendre, abîmée dans une seule pensée; il avait une maîtresse! depuis quinze jours il ne me donnait que ses heures perdues.

J'étais, je ne pouvais être pour lui qu'un caprice, un feu follet, dont il allait jeter les cendres au vent.

Il fallait rompre, je n'en avais pas le courage; tâcher d'oublier à tout prix. Ro-

bert perdit beaucoup d'argent; ; j'en fus contente. Un de ses amis disait près de moi : Il est fou, ce Robert, je ne sais comment il peut faire, il doit beaucoup, son père est jeune; il sera ruiné avant d'hériter.

Cela me fit plaisir. Un secret pressentiment me disait que sa ruine le rapprocherait de moi.

Le lendemain, il y avait des courses à Versailles; on ne se coucha pas, à six heures du matin un break attelé de quatre chevaux était à la porte, avec d'autres voitures, que ces messieurs avaient demandées.

Une calèche restait vide.

— Voulez-vous venir? me dit Robert.

J'avais envie de refuser, mais je n'en eus pas le courage.

Je montai malgré moi pour le suivre des yeux : les courses finies, il vint me dire adieu; il partait pour Saint-Germain, où il avait à faire. Mais il me promit sa visite pour le lendemain.

Ses amis qui savaient à merveille quelle sorte d'affaire l'attirait à Saint-Germain, voulurent lui faire une plaisanterie et nous invitèrent, Lagie et moi, à dîner à Saint-Germain.

J'étais trop avancée pour reculer.

Nous arrivâmes au pavillon Henri IV.

Robert, en m'apercevant se sauva :

ceux qui m'avaient accompagnée se mirent à rire.

— Pourquoi donc se sauve-t-il ainsi ?

— Ah ! me dit Georges, qui riait comme un enfant, c'est qu'il est entre deux feux ; Zizi est ici, mais ça ne fait rien, tu dîneras avec nous ; je vais dire que tu es ma maîtresse.

L'idée de jouer cette comédie me dégoûta de moi-même. Me cacher devant cette femme comme une voleuse ! mendier un regard, attendre une caresse dérobée aux droits d'une autre, cela me semblait impossible !

Je regrettais amèrement d'être venue.

On prévint Robert que j'acceptais, que je savais tout, il vint me serrer la main; elle resta raide et froide dans la sienne.

On se mit à table, je n'avais pas faim, mais une soif ardente; ma gaîté tournait au cynisme.

Robert me regardait, j'abandonnais ma main, mon cou à mon voisin qui m'embrassait.

Il vint se mettre en face de moi, fixa son regard sur le mien et me fit signe de sortir; j'obéis, toujours malgré moi.

Il était temps, j'allais étouffer.

Il m'emmena dans le fond du jardin,

me fit asseoir et me dit en me prenant les mains :

— Qu'avez-vous donc, Céleste? Vous paraissez vouloir me torturer à plaisir. Hier vous m'aimiez, vous le disiez au moins, si vous ne m'aimez plus, après l'amour ne peut-il rester un peu d'intérêt, d'affection? Si vous en avez pour moi, ne vous prodiguez pas ainsi à mes amis.

— Que voulez-vous donc que je fasse, n'avez-vous pas une maîtresse; voulez-vous que je pleure devant elle; je suis libre, je veux m'amuser, vous oublier. Je fondis en larmes.

— M'oublier! pourquoi? est-ce ma faute

si avant de vous connaître j'avais une liaison; vous ai-je fait venir ici, et enfin, puisque vous y êtes, ne me suis-je pas tenu éloigné de cette femme; je ne lui ai pas dit un mot; restez ici, vous verrez que ma chambre est loin de la sienne; je vous aime, et je ne l'aime pas, je ne puis la quitter brutalement sans motifs, attendez.

Il m'embrassa et tout fut oublié.

Pourtant la nuit, j'écoutai si sa porte ne s'ouvrait pas. Zizi resta à la campagne et et je le ramenai à Paris sans le perdre de vue. J'avais peur de l'avoir fâché; je l'aimais trop, je devais le fatiguer.

Il aimait le monde et allait souvent au bal, ou à des parties de jeunes gens : je lui

en voulais de ne pas me sacrifier ces plaisirs.

Un jour le comte de *** vint m'inviter pour un bal, donné tous les ans aux Frères-Provençaux, par le Jockey-Club; il me fit promettre d'y aller. J'avais accepté pour avoir une occasion de faire enrager Robert. Ce jour-là précisément, il m'avait prévenu qu'il avait une partie chez un ami; je crus qu'il me mentait, j'offris de lui sacrifier mon bal s'il voulait rester; il refusa.

J'attendis, espérant qu'il se raviserait; on sonna, je fus ouvrir; c'était le comte de *** qui venait me chercher avec un de ses amis. Ils me déclarèrent qu'ils ne par-

tiraient pas sans moi. Je mis dix minutes à ma toilette, et je les suivis.

C'était la première fois qu'on m'invitait à ce bal. N'y allait pas, en fait de femmes, qui voulait. On n'invitait que des actrices, des femmes entretenues; les femmes s'y déchiraient à belles dents. Il en est de cette classe comme de l'autre; les prix seuls diffèrent. Quand les reines en titre voient arriver une concurrente, elle lui jettent la porte au nez, elles en disent pis que pendre.

Si on leur avait dit d'avance : nous avons invité Mogador, elles se seraient soulevées en disant : fi! l'horreur, nous n'irons pas; mais on n'avait rien dit; c'est

un bouquet qu'on leur réservait, fatigué de leur bégueulerie ridicule.

Lorsque j'entrai, ce fut un houra général, les femmes se retranchaient dans les coins, les hommes vinrent à moi; on eut de la peine à me trouver un vis-à-vis; sans une [illegible]ne fille qu'on appelle Brochet et qui se so[illegible] qu'avant d'avoir vécu sous des lambris dorés elle avait été blanchisseuse, j'étais dans[illegible]n face de deux hommes; les autres femmes étaient scandalisées, elles s'étaient groupées et chuchotaient; j'entendais : Mogador, une femme de l'Hippodrome! une femme qui a dansé dans un bal [illegible] Elles ne savaient que cela sur mon compte et me trouvaient indigne d'elles.

Ces dédains m'auraient mise en fureur, si je n'avais été convaincue que la jalousie y était pour quelque chose. J'avais de quoi me consoler, les hommes les plus distingués, les jeunes gens les mieux nés furent charmants pour moi et me dédommagèrent largement du mépris de ces dames.

Dans le nombre cependant, il y en avait une, qui se montra moins bégueule. Elle me plût beaucoup, on l'appelait Chouchou, elle avait infiniment d'esprit; j'étais assise près d'elle, elle me fit toutes sortes d'amitiés et me dit : ça me fait mal de voir toutes ces pécores faire leur tête comme cela; tenez, regardez-moi ces deux sœurs; il y a un an elles partageaient le souper

et le petit lit de fer d'un pauvre garçon qui se croit poète et qui les avait ramassées sur les quais. Elles sont entrées dans un théâtre où on leur donne une lettre à porter, afin qu'elles puissent montrer leur jeunesse. Pour se faire des illusions il faut qu'elles aient la mémoire joliment courte. Ah! voici la Verveine! quel genre! elle minaude derrière son éventail, elle était il y à quatre ans domestique, passage des Panoramas. Je me la rappelle encore, lavant la boutique le matin, avec ses sabots; elle se persuade sans doute à elle-même qu'elle est une fille de grande maison.

Chouchou était en verve : elle continua longtemps et me fit la biographie de toutes les femmes.

Je la remerciai en moi-même, car il était assez probable que j'étais destinée à faire le tour de ce monde, et il est toujours bon de savoir à qui on a affaire.

J'avais espéré rendre Robert jaloux en allant à ce bal; mais j'avais perdu ma peine; il me demanda si je m'étais amusée.

Je lui dis que oui.

Deligny était de retour de la campagne, il apprit ma nouvelle liaison. Comme il avait du cœur, il ne revint plus, mais il souffrit beaucoup.

Un jour que j'étais allée à Enghien avec Robert, nous entendîmes un grand bruit

dans une salle au premier ; Geniol qui me connaissait vint me prier de m'en aller ; il me dit que Deligny était en haut avec plusieurs de ses camarades, qu'il m'avait aperçue dans le jardin avec Robert ; qu'il avait bu, plaisanté, mais qu'il venait de tomber dans des attaques de nerfs ; qu'il cassait tout.

— Partez, me dit Geniol, c'est un bon garçon, il vous aime toujours, évitez une scène.

Je voulus aller le voir, Robert me retînt, nous partîmes. J'avais le cœur serré et je fus triste toute la soirée.

Le lendemain j'envoyai savoir de ses nouvelles.

On répondit qu'il était malade.

Après avoir fait de grands efforts pour m'oublier, voyant qu'il n'y réussissait pas, il s'engagea et partit pour l'Afrique.

On m'a souvent reproché ce départ; on a dit que j'avais été cause de sa ruine; cette dernière accusation est bien injuste, je ne lui ai jamais rien demandé; s'il avait suivi mes conseils, il eût été plus économe. Et quant à son départ pour l'Afrique, ce fût un bonheur pour lui, il trouva une glorieuse carrière. Au surplus, il m'a jugée moins sévèrement que le monde, qui s'attendrissait sur son compte. Sous la tente il gardait mon souvenir. Plus tard quand il revint en France, sa première

pensée fut de venir me serrer la main. Brave garçon ! aussi résolu qu'affectueux.

A son retour de Moulins, il était accouru chez moi. Je lui dis tout franchement ma liaison avec Robert. Il ne me fit pas de reproches. Il ne s'en prit qu'à lui-même.

— C'est ma faute, me dit-il, de n'avoir pas su me faire aimer.

Ses yeux bleus étaient pleins de larmes ; il me dit en me quittant : Je n'ai que ce que je mérite ; de pauvres filles m'ont aimé, je les ai fait souffrir ; elles me disaient : ton tour viendra ; elles avaient raison, vous les

vengez. Adieu, Céleste; tâchez d'être heureuse; je n'aimerai jamais une autre femme que vous. Plus tard, dans longtemps, vous reviendrez peut-être à moi. Quoi qu'il arrive, mon cœur vous sera ouvert; adieu. Il s'était sauvé.

Je ne l'avais plus vu que le jour où Geniol m'avait dit : partez, il ne peut supporter votre présence.

Je parlais souvent de lui. Robert aurait voulu m'arracher ce souvenir qui le rendait jaloux.

Je m'en étais aperçue, et pour exciter l'amour de Robert, je revenais sans cesse à ce souvenir.

Le cœur est ainsi fait.

On est heureux d'avoir une victime à sacrifier à son idole; c'est une barbarie générale qui existe dans tous les mondes, dans toutes les classes. Nous qui n'avons pas de vertu à donner à notre amant, nous lui donnons un trophée des cœurs qui souffrent pour nous. Le cœur de notre amant s'y attache et grossit la masse pour un autre. Etre jeune et jolie ne suffit pas pour réussir dans ce monde. La puissance fascinatrice d'une femme galante croît avec ses conquêtes.

Cette moisson est longue à faire, les unes y sont plus habiles que les autres. On dit que nous n'avons pas de cœur;

sottise et dérision ! Il est dans la conformation humaine d'en avoir un de la même matière, pierre, bronze ou marbre ! Vains mots ! Le cœur ne s'use pas, il change d'émotion, mais bat toujours jusqu'à ce que Dieu arrête les battements de cette horloge de la vie. Tout le monde a un cœur et tout le monde n'en a qu'un. Ceux qui achètent un baiser et qui avec leur or donnent leur cœur, ont-ils la prétention d'acheter des âmes. Pauvres fous ! une femme peut vendre dix baisers ; elle ne peut donner dix cœurs. Cessez donc de gâter les femmes par le luxe et par la vanité, par la jalousie, par toutes les tentations de l'enfer et vous verrez qu'elles sont toutes capables de sentiment ; que la plus perdue sent remuer son cœur quand

elle aime. Il s'était endormi sous le dégoût; qu'importe? Il se réveille à cet appel marqué par le destin.

J'aurais voulu me faire grande comme le monde, pour que Robert m'aimât; je mettais ma vie en lui, j'aurais voulu anéantir le passé; quand je l'attendais, j'étais inquiète, je me faisais mille chimères, je le croyais chez une autre femme. Les heures passées sans lui étaient de la vie perdue; quand je le voyais, tout était oublié. Il était taquin; il s'amusait à voir les progrès de l'ascendant qu'il prenait sur moi; sans fortune actuelle, il dépensait énormément et faisait des dettes comme beaucoup de jeunes gens de famille.

Je n'étais pour rien dans ses folies.

Depuis le premier jour où je l'avais vu, il m'avait donné une bague; ce que j'aimais en lui, c'était bien lui; nous sortions quelquefois ensemble le soir, j'étais fière, heureuse, au point d'oublier le passé, l'avenir. Je me serrais contre lui, je l'aimais trop pour qu'il m'aimât ou s'en aperçût; sait-on si l'on aime quand votre maîtresse vous attend toujours, qu'elle lit dans votre pensée pour prévenir un désir; qu'elle vous suit des yeux, qu'un mot de votre bouche fait sa joie ou sa peine; on s'y fie, on en abuse; Robert en abusait; plusieurs mois s'étaient passés ainsi, chaque jour je l'aimais davantage; tout ce qui n'était pas lui m'était indifférent.

Mon asphyxie manquée m'avait laissé une grande inflammation des bronches; j'avais la respiration pénible.

— Soignez-vous donc, me disait Robert. — Bah! lui répondais-je, je vivrai plus longtemps que ton amour.

Un matin son valet de chambre vint le chercher chez moi.

— Il faut que monsieur le comte vienne de suite; M. le marquis est bien mal.

Robert devint pâle. — Mon Dieu! mon père!

Il suivit son domestique sans me dire adieu; mon cœur se serra, je sentais venir un malheur.

Quelques jours se passèrent sans que j'eusse de nouvelles, ce fut un siècle; j'étais à bout de courage et de patience; j'allais le soir à la porte de son hôtel, je regardais, je savais qu'il était là, je rentrais plus calme.

Je lui écrivis combien j'étais inquiète.

Enfin je reçus une lettre, je la regardais de tous côtés sans oser l'ouvrir. Elle était de lui, mais que disait-elle ? Il me fallait faire un grand effort sur moi-même pour la décacheter..

« Ma chère enfant, je vous remercie
» de votre bon souvenir, Je souffre beau-
» coup. Quand vous reverrai-je? je n'en
» sais rien. Un malheur affreux vient de

» me frapper; quoique je m'y attendisse
» depuis longtemps, je ne le croyais pas
» si près.

. . . .

» Vous comprenez qu'il est des dou-
» leurs qui ont besoin d'isolement.

. . . .

» ROBERT. »

Il était temps que la lettre finît; mes larmes m'auraient empêché d'en lire davantage. Il ne m'aimait pas; c'était un adieu. Il me sembla que la vie me quittait; c'est impossible, me disais-je : dans quelques jours il viendra; je le reverrai; tout n'est pas à jamais perdu entre nous. J'at-

tendais toujours, j'aspirais tous les bruits du dehors. J'écoutais les passants, les voitures, j'avais envie de sortir, de me distraire, mais s'il venait pendant mon absence..... et je restais.

Je n'y tenais plus. Cette existence d'espoir chaque jour déçu était antipathique à ma nature.

Je fus chez ma mère, elle avait fermé le magasin, et était retournée avec Auguste.

J'allai chez Frisette. Elle me consola, en me disant que dans un pareil moment, avec un deuil si récent dans le cœur, Robert ne pouvait s'occuper d'une maîtresse,

quelque affection qu'il eût pour elle; il avait des devoirs à remplir.

J'étais folle de me tourmenter ainsi.

Il me sembla que Frisette était plus sage que moi, et qu'elle devait avoir raison.

Je pris confiance et je rentrai un peu plus calme.

Deux amis de Robert vinrent me voir quelques jours après.

— Eh bien! me dit l'un d'eux, Robert vient d'hériter, c'est une bonne affaire pour vous.

— Bonne affaire pour elle? ce n'est pas

sûr, dit l'autre, qui s'appelait Georges; il va partir faire son deuil à la campagne, et puis, il faut qu'il pense à se marier.

— Vous l'avez vu? leur dis-je.

— Oui, à l'église, reprit le premier; il m'a fait de la peine; il était pâle, ses yeux étaient rouges. Il aimait beaucoup son père, mais c'est ce qui pouvait lui arriver de plus heureux.

— Est-ce que c'est jamais heureux de perdre son père! dit Georges en le regardant.

— Dame! quand on a des dettes comme Robert! Son père avait quatre cent mille

livres de rentes, mais il ne voulait pas payer un sou pour lui. Ils sont quatre ou cinq enfants; il aura une belle fortune; il ne faut pas lâcher cela, Céleste.

J'étais brisée de tout ce que venais d'entendre; d'abord, je n'avais compris qu'une chose : c'est qu'il allait partir.

La dernière phrase me rappela à moi; je me redressai pour leur dire que je ne l'aimais pas pour sa fortune.

Ils me rirent au nez et sortirent en me disant : C'est égal, ne lâche pas, cela, Céleste.

Je demeurai abasourdie : faire un pas

vers lui n'était pas possible, sans m'exposer à lui donner une arrière-pensée.

A mes chagrins commençaient à se joindre de nouveaux embarras.

J'avais déménagé à cause de lui ; j'étais installée dans mon nouvel appartement. Pour qu'il s'y plût, j'avais fait des dépenses assez considérables ; il n'en savait rien. Il ne le saura jamais, me disais-je.

Il partit sans me dire adieu ; j'étais désespérée. Je ne savais même pas son adresse, je savais seulement qu'il s'était retiré dans une terre qu'il voulait garder dans ses partages.

Je retournai chez Frisette; je lui dis : Je veux l'oublier, c'est un ingrat ; viens, courons les fêtes et les plaisirs. Nous passions les nuits à jouer ; ma santé s'altérait, mais je ne réussissais pas à oublier.

Georges revint. Il me trouva si triste, si changée, qu'il eut pitié de moi. Il me dit : Si vous l'aimez tant, écrivez-lui, voilà son adresse.

Quand je fus seule, je lus et relus cette adresse cent fois ; je ne pouvais lire clairement dans mon cœur, et, dans mes résolutions, je ne savais point si je voulais ou si je ne voulais pas lui écrire ; je commençai dix lettres, je les déchirai. Non,

disais-je ; quand j'aurai de l'argent, beaucoup d'argent. S'il revenait, s'il voyait la gêne autour de moi, il croirait que c'est par besoin, il me jetterait quelques louis et repartirait.

Je jouais partout; chez les femmes, dans les tables d'hôte; je serais allée en enfer pour attraper une bonne chance, car j'aurais mieux aimé devoir ma fortune au jeu; mais le jeu me traitait mal. Je fis la connaissance d'un prince russe, jeune, beau, riche, bon ! Il m'aimait, quoique je ne lui eusse pas caché mon indifférence pour lui.

Quand j'eus payé le plus pressé, que je me vis quelque argent devant moi, j'écri-

vis à Robert. Je fus heureuse deux heures ; je venais de souffrir quatre mois.

« En vous écrivant, mon ami, je ne
» veux pas vous faire un reproche pour
» vous intéresser à moi ; je vous ai aimé :
» c'est bien peu de chose qu'un amour
» comme le mien, or, vous aviez le droit
» de le fouler aux pieds. Vous m'avez
» marché sur le cœur ; il a saigné long-
» temps. Je me suis jetée, depuis votre dé-
» part, dans les tripots, ne tuant votre
» souvenir qu'après avoir épuisé mes
» forces.

» Aujourd'hui, que j'y suis parvenue,
» je vous demande pardon. Vous ne m'avez
» pas dit adieu, pas un mot ; c'eût été hu-

» main. Je ne vous avais jamais fait de
» mal. Si vous aviez écouté dans votre
» solitude, vous auriez entendu mon âme
» crier près de vous. J'étais folle de vous
» aimer ainsi ; je savais bien que vous ne
» pouviez pas me garder ; avec un mot de
» raison j'aurais essayé de me guérir.
» Vous m'avez brisée sans ménagements.
» Ne faites jamais cela, Robert, c'est une
» mauvaise action. Je suis malade, j'ai
» changé de douleur, ou plutôt mes dou-
» leurs se sont confondues, La vie est un
» livre dont on tourne un feuillet tous les
» jours. J'aurais voulu m'arrêter au cha-
» pitre de nos amours, car je m'étais re-
» levée un peu à mes yeux. Je ne me sa-
» vais pas capable de tant aimer.

» Je ne veux pas vous attirer ainsi, ou

» vous dire que je vous attends. Pour vous
» écrire tout cela, il faut que tout soit fini
» entre nous.

» J'ai un amant, je n'ai besoin de rien.
» Je suis presque riche. Je vous souhaite
» tous les bonheurs du monde, en vous
» pardonnant votre oubli.

» CÉLESTE. »

Je cachetai cette lettre, je la mis à la poste ; je comptai les heures de son trajet. Au moment où il devait la recevoir, le lendemain, je mis la main sur mon cœur pour en arrêter les battements. Heureuse lettre ! il la tenait, il la lisait peut-être. Je cachai ma faiblesse à tout le monde. A Marie seule, ma bonne, à cette fille qui

m'avait sauvé la vie, à Marie, je parlais de lui ; une fleur, un bouquet fané étaient devenu un trésor. — Je n'avais pas demandé de réponse, mais j'en attendais une.

Marie entra dans ma chambre le lendemain ; je ne pouvais pas encore avoir de réponse, pourtant je regardai ses mains ; elle n'avait rien, — que l'air embarrassé. Je lui demandai ce qu'elle voulait.

— Ah! pardon, madame, mais je ne sais comment vous dire cela.

— Quoi donc ? lui dis-je, presque impatientée.

— Après ça, madame est si bonne ! Voilà ce que c'est : j'ai une sœur de mère

qui a dix-sept ans; elle était venue à Paris pour apprendre un état, mais elle s'est sauvée; je ne sais pas ce qu'elle a fait, mais on l'a arrêtée, et ma mère m'avait envoyé un pouvoir pour la réclamer à la maison de réclusion où on l'avait enfermée. Elle sort demain, je ne sais qu'en faire; elle voulait être femme publique, ma mère ne l'a pas voulu.

— Ah! votre mère n'a pas voulu? Elle a bien fait.

— Je voulais demander à madame la permission de la loger dans ma chambre, en haut, jusqu'à ce que je lui aie trouvé une place ou que ma mère vienne la cher-chercher; elle va revenir en service à Choisy-le-Roi.

— Ma pauvre Marie, je le veux bien ; mais elle ne pourra jamais descendre à l'appartement ; ma vie n'est pas assez régulière pour que je puisse recevoir ouvertement une femme dans une fausse situation.

Augustine, c'était le nom de sa sœur, sortit le lendemain et vint chez moi ; Marie la fit entrer dans ma chambre. C'était une grande jeune fille, mince, la figure fine, délicate, presque blonde. Je pensai que cette pauvre fille, enfermée au cinquième étage, seule, dans un cabinet, allait s'ennuyer à mourir. Je dis à Marie de la garder le jour dans sa cuisine, qui était grande et assez éloignée de l'appartement, qu'elle raccomoderait du

linge, que je lui donnerais tant par jour, et qu'elle serait nourrie, jusqu'à ce qu'elle fût placée. Elle parut enchantée.

Nous reçûmes une lettre de sa mère qui nous annonçait son arrivée très prochaine. J'étais contente de la voir partir, j'avais bien regardé sa figure, elle n'avait pas l'air franc, son regard était hardi, elle était paresseuse. J'avais acheté deux robes d'indienne, on eût toutes les peines du monde à obtenir qu'elle fît la sienne. Cependant elle me paya sans le savoir sa dette de reconnaissance. Ce fut elle qui, venant de faire une commission, m'apporta une lettre de Robert, que le concierge lui avait remise. Cela était bien simple, et pourtant je l'embrassai de joie ;

je m'enfermai, sûre que personne ne me verrait, je baisai l'écriture, le cachet.

. . . .

« Ma chère Céleste, je ne vous ai pas
» répondu plus tôt, quoique j'en eusse
» grande envie. Il ne faut pas m'en vou-
» loir; soyez bien persuadée que j'ai de
» vous le meilleur souvenir, et que vous
» aurez toujours une bonne place dans
» mon affection. Mais, ma chère enfant,
» vous connaissez ma position mainte-
» nant; j'ai des intérêts trop graves pour
» les négliger; je suis obligé de sacrifier
» mes jouissances présentes pour ma po-
» sition à venir. Je suis content de vous
» savoir dans l'opulence; je connais ce-
» lui dont je suis condamné à envier le
» bonheur, mais bien certainement il ne

» sera jamais aussi heureux que je l'ai
» été près de vous. Je savais que vous
» étiez souffrante : j'ai des nouvelles de
» Paris. . . . .

. . . .

» Si, comme vous le dites, vous avez
» pour moi quelqu'affection, vous pren-
» drez soin de votre santé, elle m'est
» chère. Quand on aime, on cherche à
» faire plaisir, vous y réussirez en vous
» soignant. . . . . . .

. . . .

» J'attends un de mes amis ; mon vieux
» castel va l'effrayer, son aspect est som-
» bre ; la nature et le pays, sont super-
» bes ; mais je crois que ce sont des beau-
» tés, dont il fera peu de cas. J'aime cette
» tristesse et cette solitude. J'éprouve une

» joie mélancolique à me sentir séparé du
» monde entier; l'imagination la plus froide
» deviendrait poétique, en face de cette
» belle nature. J'habite une des vieilles
» tours du château, ma fenêtre donne sur
» de magnifiques prairies en fleurs, au mi-
» lieu coule l'Indre, l'horizon tout autour
» est fermé par des bois et des forêts
» splendides. Je voudrais être peintre, je
» vous enverrais des croquis de mon cas-
» tel. On aime à deviner l'intérieur des
» gens auxquels on pense, on les suit
» presque de loin.

» Enfin, ma chère enfant, ma vie est
» maintenant toute autre, et je tâche d'ou-
» blier un passé trop entraînant.

» Adieu, ma pauvre amie, pardonnez-

» moi mon bavardage, en raison du » plaisir que j'ai à causer une dernière » fois avec vous. Soignez-vous bien ; gar- » dez-moi une bonne place dans votre » souvenir.

» Je vous embrasse.

» ROBERT »

Cette lettre me brûlait les doigts et les yeux, je cherchais un mot de tendresse, je n'y trouvais qu'indifférence et raison. — Allons, me disais-je en larmes, tout est fini. Tout ce que j'ai fait d'efforts est perdu. Rien qu'en lisant son nom, je sens que je l'aime plus que jamais ! que vais-je devenir ? . . . .

Marie entra, elle m'annonça que sa mère arrivait dans deux jours. La pauvre fille m'était si attachée qu'elle pleurait quand elle me voyait du chagrin; elle cherchait à me consoler. J'avais un peu de fièvre, je restai au lit. Sa sœur était sortie sans rien lui dire; elle lui avait pris son plus beau bonnet, son tablier de soie. Marie était inquiète. C'était avec raison, car elle ne rentra pas, elle s'était sauvée. Sa mère arriva. C'était, je crois, son approche qui l'avait fait fuir; elle avait dit à sa sœur, qu'elle ne voulait pas retourner avec sa mère. La pauvre femme qui ne l'avait pas vue depuis longtemps, partit toute triste pour Choisy-le-Roi, où on l'attendait.

Trois jours après le départ d'Augustine,

Marie m'apporta une lettre qu'elle venait de recevoir et qu'elle ne comprenait pas. Il y avait sur l'adresse : A mademoiselle Marie, chez mademoiselle Céleste; en tête de la lettre, il y avait : HOSPICE DE L'HOTEL-DIEU.

« Mademoiselle, veuillez passer, sous
» les vingt-quatre heures, reconnaître
» une personne nommée Augustine... dé-
» cédée hier à quatre heures du soir. »

Je lisais bien, mais je ne comprenais pas non plus ; il devait y avoir une erreur. Je dis à Marie d'aller voir de suite ce que cela signifiait ; qu'il n'était pas possible que sa sœur fût morte.

La pauvre fille paraissait folle ; elle me

pria de l'accompagner; je n'osai lui refuser.

Nous prîmes une voiture; arrivée à l'Hôtel-Dieu, je présentai la lettre; on nous conduisit dans un bureau, c'était bien elle que l'on demandait.

Une jeune fille avait été amenée, l'avant-veille, et était morte le lendemain.

Du reste, dit le garçon de salle, vous allez la reconnaître.

— Allez, lui dis-je, je vais vous attendre là.

— Ah ! madame, criait-elle, ne me quittez pas, venez avec moi.

— Voyons, ma fille, du courage, ne pleurez pas comme cela, vous me faites mal, je vais avec vous.

Nous traversâmes une galerie vitrée, nous descendîmes quelques marches ; pendant qu'on ouvrait un caveau, j'écoutais un bruit étrange: les flots de la Seine battaient en passant la muraille ; avec le vent, cela ressemblait à des voix qui chuchottaient ; la porte était ouverte, un froid humide nous vint au visage. J'eus peur, je fis un pas en arrière, la pauvre Marie aussi ; le jour était sombre ; le gardien alluma une mauvaise chandelle sur l'escalier. Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité du caveau et je distinguai ; il était long, éclairé par des croisées comme des

soupiraux de cave, il n'y en avait que d'un seul côté ; à droite en entrant, par terre, des deux côtés, il y avait comme des lits en pierre, de distance en distance ; les uns étaient plats, les autres formaient un dôme assez élevé.

— Venez, nous dit le gardien, en mettant la main devant la lumière pour nous éclairer et la préserver du vent. .

Je pris la main de Marie, nous étions au quatrième lit ; l'homme s'arrêta, me donna le flambeau à tenir et enleva le dôme. C'était un couvercle en osier couvert en toile cirée. Je tenais la lumière trop élevée.

— Regardez si c'est celle-là, dit l'homme.

— Ah ! madame, fit Marie, en me serrant le bras, ce n'est pas ma sœur.

J'éclairais le cadavre d'une femme que la maladie avait desséchée ; c'était un squelette couvert d'une peau presque bleue. Je n'aurais jamais cru qu'on pût arriver à un pareil état de maigreur. — Le mouvement que Marie avait fait m'avait donné une palpitation que m'empêcha de dire un mot. — Tous les lits recouverts étaient occupés ; je n'osais plus faire un pas.

— Elle y est, j'en suis sûr, dit l'homme, je me serai trompé. — Il leva un autre couvercle et dit : Regardez celle-là.

Marie poussa un grand cri que l'écho répéta de voûte en voûte. Elle venait de reconnaître sa sœur! J'oubliai ma peur. Elle avait soulevé la jeune fille dans ses bras, et lui parlait comme si elle pouvait lui répondre et la comprendre. Je voulais l'emmener.

— Non, laissez-moi, je ne veux pas la quitter. — Augustine, ma sœur, réponds-moi donc, tu n'es pas morte; notre mère est à Paris, elle mourrait si elle te voyait; réveille-toi donc!

Et elle secouait ce cadavre dont la tête allait en tous sens. — C'était affreux à voir; jamais cette scène ne put s'effacer de ma mémoire. — Sans une gorge naissante qui dessinait la femme, je ne l'aurait

pas reconnue. Son corps était couvert de grandes taches noires, ses cheveux coupés ras lui donnaient l'air d'un garçon ; je ne pouvais revenir de mon étonnement. Je fis signe au gardien d'ôter Marie de là. Elle poussait des cris lamentables.

— Voyons, lui dis-je, ne troublez pas ainsi le repos des morts ; on ne doit pas crier près d'eux. Venez dans la chapelle. Et je l'entraînai hors du caveau, malgré sa résistance.

Je demandai dans quelle salle elle était morte. — On m'envoya à Sainte-Marie.

Je voulais savoir quelle avait été sa maladie.

Une sœur vint à moi et me demanda si j'étais parente du numéro quinze.

. . . .

Je me souvins de Saint-Louis, où j'étais sous ce numéro. Je répondis que non, que j'accompagnais sa sœur.

Elle m'attira dans un coin et me dit : Je ne voulais pas raconter, devant une parente, comment on nous a amené cette malheureuse ; elle avait été ramassée par la garde à la barrière de l'École ; on l'avait fait boire ; elle s'était trouvée dans une rixe où on l'avait battue, car elle était noire de coups ; on l'a conduite ici.

Un érysipèle s'est déclaré ; je lui ai coupé les cheveux. Elle m'a donné votre

adresse, disant qu'elle était domestique chez vous. La fièvre l'a prise, elle est morte à quatre heures. Consolez sa sœur; je crois que le bon Dieu a eu pitié d'elle en la prenant. . . . .

Nous descendîmes. On nous demanda si nous la faisions enterrer, si nous enverrions de quoi l'ensevelir. . . . .

Je payai trente francs; J'emmenai Marie, que je crus folle pendant quelques heures. . . .

Elle envoya chercher sa mère, à qui elle donnait rendez-vous, le lendemain à dix heures, à l'Hôtel-Dieu, pour voir sa fille Augustine qui était bien malade.

Ce fut encore plus affreux que la veille.

La mère nous attendait à la porte, et dit à Marie : Tu ne m'as pas dit le nom de la salle d'Augustine.

Je dis bas à Marie de porter le linge pour sa sœur, de hâter les préparatifs ; je tâchais de gagner du temps. — Un garçon descendit sans doute par un autre escalier et vint me dire : Madame, voulez-vous voir la jeune fille, avant qu'on la cloue ? C'est l'usage pour s'assurer qu'on n'a pas travaillé le corps.

— Qui donc veut-on clouer, dit la mère de Marie ? — Et elle suivit le garçon sans

que je pusse l'arrêter. — On mettait le couvercle quand elle arriva.

— Où est donc ma fille? est-ce que c'est elle que vous voulez emporter?

Elle se jeta sur l'homme qui travaillait, le repoussa, se déchira les ongles pour enlever les planches. — On céda, car elle avait le droit de voir. — Elle écarta le linge, reconnut sa fille, tomba sur elle. — On la releva, elle se débattait; on la coucha sur des matelas à terre.

Marie fit enlever sa sœur, me priant de ne pas abandonner sa mère qui tombait quelquefois du haut mal, et qui avait une attaque en ce moment.

Quand elle eut repris connaissance, je l'emmenai, sans qu'elle se souvînt de rien. Marie lui rappela tout.

Je m'enfermai pour ne plus voir ces figures en larmes. Tous cela m'avait rendue malade ; mes palpitations augmentaient ; je fus obligée d'envoyer chercher le médecin. Il m'ordonna beaucoup de choses : du repos et de fortes doses de sirop de digitale de Labélonye. Je ne fis que la moitié de ce qu'il m'avait prescrit : au lieu de me reposer, je passai quelques nuits. L'hiver était venu, je tombai plus sérieusement malade. On fut obligé de me saigner. Je pris le lit.

Une nuit que je pensais à Robert, et

que mon cœur battait à son souvenir, je, je pris machinalement la bouteille de teinture de digitale ; au lieu d'en boire les quelques gouttes qui me calmaient toujours, j'avalai tout. Cela me fit un mal affreux ; je disais au médecin que je suivais régulièrement ses ordonnances ; je n'en faisais rien. — Il ne comprenait pas l'impuissance de son art.

Tout le monde disait que je n'irais pas loin, que je m'étais frappée de la mort de Lise. Les personnes qui venaient me voir, ne sachant pas l'état de mon cœur, attribuaient mon dépérissement à cette cause. Ce n'était pas la seule pourtant, il y avait peut-être du vrai dans ce que disaient mes amis. Toutes ces fins malheureuses

qui venaient se grouper autour de moi, m'atterraient. Je ne pouvais dormir sans voir cette fantasmagorie de songes que la fièvre, le chagrin grossissaient. Tantôt je me laissais aller, tantôt je prenais le mal corps à corps, et je luttais bravement avec lui, mais toutes ces fatigues morales ne m'embellissaient pas.

Je savais que Robert avait loué une maison à madame Zizi, à Saint-James ; que s'il l'avait quittée, il avait toujours soin d'elle, et se préoccupait de son sort. Je me demandais ce que cette femme avait pour être si heureuse !...

Un jour, qu'assise près d'un grand feu, dans ma chambre, je tâchais de réchauffer

mon corps et mon esprit, un coup de sonnette fit trembler la flamme du feu; Marie était sans doute sortie, car un second coup plus fort succéda au premier; je me levai de mauvaise humeur d'être dérangée, et en disant: qui donc sonne ainsi en maître! je ne pardonnerais cela qu'à une personne au monde.

XXII

Un manoir féodal. — La porte, s'il vous plaît.

J'ouvris ; je restai pétrifiée !

— Ce n'est pas malheureux, dit Robert, qu'un grand jeune homme suivait ; j'allais recommencer !..... nous sommes gelés !...

Je ne bougeais de place tant j'étais saisie, et je les laissais sur le carré.

Robert me prit dans ses bras, m'embrassa et m'emmena dans ma chambre en disant : Ha ! ça, j'espère qu'il y a du feu ici, et qu'on ne va pas nous mettre dehors sans nous laisser chauffer !... Il paraît que nous ne sommes pas bien venus ! Je vous présente un de mes voisins de campagne, un de mes bons amis, Martin.—Je vous l'ai amené, espérant que vous nous feriez meilleur accueil. Je vous demande pardon, mon cher Martin, si je me suis trompé.

Enfin la parole me revint.

— Vous avez bien fait de compter sur le plaisir que j'aurais à vous revoir et sur

le bon accueil que je ferais à vous et à vos amis; j'ai été toute saisie de votre brusque arrivée. Je vous demande pardon du temps que j'ai mis à me remettre, mais j'étais si loin de m'attendre !...

— Bien, bien, dit Robert, si ce n'est que cela, ce n'est rien. Comment allez-vous?

— Mieux depuis que je vous ai vu.

Il me regarda de côté et reprit :

— Vous dînez avec nous ce soir; je vous préviens que je reste trois jours à Paris; je me cache chez vous. Voyez-vous toujours Frisette ? Il faut l'inviter, afin que Martin ne s'ennuie pas trop. J'ai beau-

coup de choses à vous dire. Voilà près de six mois que je ne vous ai vue; m'aimez-vous toujours un peu?

Il vit sans doute ma réponse dans mes yeux.

— On sonne, dit-il en riant; si c'est mon remplaçant, je vous préviens que je vais le mettre à la porte.

En effet c'était Jean; il l'avait connu en voyage; il le reçut de l'air le plus aisé du monde, lui offrit un siége, lui fit les honneurs de chez moi, sonna Marie, commanda en maître. Le pauvre Jean parut le plus malheureux des hommes, il ne savait plus comment sortir. Moi, debout, près de la cheminée, j'étais aussi très em-

barrassée de ma contenance. Enfin, Jean prit congé de nous, comme s'il était venu me faire une visite d'ami.

Robert riait comme un fou.

Je m'efforçai de devenir l'amie de Martin. Plaire à ceux qui l'entouraient me semblait d'une bonne politique. Le soir j'avais complètement fait sa conquête.

Après dîner, je sortis pour donner un ordre, j'avais bien envie de savoir ce qu'il allait dire de moi ; je ne pus résister à la tentation, j'écoutai à la porte.

— Comment la trouvez-vous, dit Robert?

— Très bien, répondit Martin, je l'aime bien mieux que celle chez qui vous m'avez conduit hier. Celle-ci a de l'esprit, l'autre est stupide.

— C'est vrai, dit Robert ; elle est surtout embarrassante.

La curiosité est toujours punie. Cette fois encore, le proverbe n'avait pas menti. Je rentrai pâle. Il était allé chez une autre avant de venir chez moi. Il faisait à un provincial l'exhibition de ses maîtresses. Je ne voulais pas dire que j'avais écouté, mais je ne pus cacher le changement qui venait de s'opérer en moi. Il me regarda plusieurs fois sans comprendre pourquoi je l'attaquais à coups d'épingles.

— Qu'avez-vous donc, Céleste, vous êtes toute drôle !...

— Je suis drôle, lui dis-je, je suis drôle ; c'est vous qui l'êtes! vous avez rapporté de votre Berri je ne sais quel air campagnard. Vous arrivez comme une bombe ; vous mettez mes amis à la porte, et vous me dites que je suis drôle ! je pense que vous pourriez agir comme cela chez mademoiselle Zi zi qui est à vos gages, mais qu'avec moi c'est bien sans gêne !

Il ne répondit rien, il regarda Martin, pensant qu'il avait commis quelqu'indiscrétion. Le pauvre garçon, qui était la timidité même,se mit les deux mains sur la conscience et répondit à ce regard : Je vous jure que je n'ai rien dit !

Robert ne put s'empêcher de rire de sa naïveté. Il me dit qu'étant arrivé dans la nuit, et n'étant pas assez maître chez moi, il était descendu chez lui.

Je ne querellai pas plus longtemps; mais il me sembla l'aimer moins.

La moindre contrariété me donnait des palpitations, des crachements de sang! Mon médecin vint le lendemain. Robert lui demanda ce que j'avais.

Elle a, dit-il, une très mauvaise tête; elle ne veut rien écouter; elle fait tout le contraire de ce qu'on lui dit. Je ne viendrai plus, car elle va de mal en pis. Elle avait une petite inflammation, elle l'a laissé grandir; ça n'est pas dangereux,

mais c'est long, quand on ne s'y prend pas à temps.

Robert fut le reconduire. Martin arriva, ils causèrent longtemps tous trois. Robert rentra. Il semblait me regarder avec tristesse. Martin était aux petits soins. Je crus comprendre que j'étais plus malade que je ne le pensais. Je sus seulement que le médecin avait dit que si on pouvait m'emmener de Paris, afin de me forcer à quitter la vie agitée que je menais, il était sûr que la santé me reviendrait. J'avais des sifflements dans la poitrine, qui effrayaient tous ceux qui s'intéressaient à moi.

Robert et Martin causaient souvent en-

semble, ils me regardaient et semblaient lutter contre une idée. Robert avait retardé son départ de quelques jours. Il faut pourtant que je m'en aille me disait-il chaque matin.

— Partez : je vais recommencer ma vie pour oublier.

— Vous voulez donc vous tuer, vous en viendrez à bout.

— Faites ce que je vous ai conseillé, répondait Martin, je me charge de tout.

— Allons, dit Robert, je ne veux pas me faire prier pour me rendre heureux. Céleste, préparez une malle, je vous emmène à la campagne. Nous partirons ce soir. Je

vous cacherai le plus possible. Si l'on vous voit, on supposera que vous êtes venue pour Martin.

Je ne pouvais en croire mes oreilles : je ne me demandai pas si Robert ne se laissait pas entraîner par un mouvement de pitié qu'il regretterait ! je ne compris rien, si ce n'est que j'étais la plus heureuse des femmes ; que jamais maladie n'avait causé tant de joie. Je fourrais à tort et à travers mes effets dans ma malle, mettant les bottines sur les bonnets à fleurs. Il riait de voir le plaisir qu'il me faisait. J'en perdais la tête ; je venais de mettre mon petit chien dans la malle. L'heure du départ arriva. Je quittai Marie, en lui recommandant mon appartement. Elle se mit à pleurer ; je la trouvai absurde.

Je partis gaie comme un pinçon. Si Robert ne m'avait emmenée que par pitié, je lui aurais fourni une belle occasion de se repentir en chemin; car la joie m'avait guérie et je me portais comme le Pont-Neuf d'aujourd'hui.

Martin me donnait le bras pour descen-aux stations, il était galant! Robert s'approchait de temps en temps, craignant qu'il ne prît trop son rôle au sérieux.

Le chemin de fer n'allait alors qu'à Vierzon. Il fallait faire encore vingt-cinq lieues pour arriver chez Robert, aussi avait-il laissé sa voiture de voyage à l'hôtel. Son valet de chambre avait commandé des chevaux de poste. Nous mon-

tâmes, Robert et moi, dans le coupé. Martin, sans doute pour ne pas nous gêner, prit place sur le siége de derrière, avec Joseph le valet de chambre.

Il avait neigé la veille, il faisait un froid noir. Robert ferma les glaces ; notre haleine fit un rideau pour lès curieux, le postillon fit claquer son fouet, la voiture à huit ressorts s'ébranla et roula sur la neige, comme sur un tapis. Les roues, ne faisaient aucun bruit. Si le passant eut écouté, il aurait pu entendre nos baisers. Nous allions vite ; les arbres disparaissaient comme des ombres. Je me mis à rêver, je me crus entourée de fantômes. Je ne pouvais plus ressaisir la réalité ; je me croyais endormie ; je ne bougeais pas dans la crainte de m'éveiller.

Les *Mille et une Nuits* étaient une petite histoire bien simple, tandis que ce qui m'arrivait était un conte, une légende.

La nuit commençait à venir; je ne voyais presque plus mes chimères, je sentais un malaise; nous arrêtâmes. Je fermais les yeux, je croyais la vision finie; c'était un relai. On alluma les lanternes.

Le postillon jura d'être obligé de monter en selle de ce temps-là. Les chemins étaient mauvais. Je serrais les deux mains de Robert, je lui dis tout ce que j'avais au cœur d'amour et de reconnaissance, puis commençant à éprouver l'influence de la fatigue, je m'endormis sur son épaule.

Tout à coup, il se pencha par la por-

tière ; je perdis son appui, et je m'éveillai en sursaut. Il criait : Qu'y a-t-il, postillon ? vous allez nous verser ! Des plaintes répondirent à cet appel. Robert ouvrit la porte, et sauta à la tête des chevaux, au moment où ils allaient rouler dans une fondrière. Martin, qui s'était bien entortillé dans la capote de derrière, s'était endormi avec Joseph ; tous deux descendirent, et allèrent au postillon qui gisait dans la neige, à vingt pas de la voiture. Le malheureux était tombé, avec le porteur. Il n'avait pu se sauver, ni arrêter les chevaux. La voiture lui était passée sur les jambes, il ne pouvait les remuer sans pousser des cris de douleur ; nous étions près du relai, Robert détela un cheval et partit à fond de train pour chercher du

secours. Il revint avec un brancard improvisé et un médecin. Il donna quelques louis au blessé, et nous repartîmes, avec un autre postillon.

L'émotion, la fatigue, le froid m'avaient engourdie; je m'étais endormie, mais d'un sommeil agité. Nous avions quitté la grande route, nous étions dans un mauvais chemin, car la voiture faisait des sauts énormes. Je tâchais de voir où nous étions. La nuit était noire; il me semblait distinguer de grands arbres qui se refermaient du haut en arcades. Nous allions au pas; mes paupières s'appesantissaient de nouveau. Je sentis une secousse; en même temps, j'entendis crier : *La porte, s'il vous plaît?* A ce mot, que j'avais en-

tendu à mon entrée à Saint-Lazare, je répondis par un cri!... Je me débattais en disant : Non, non, je ne veux pas entrer; ayez pitié de moi!...

— Qu'avez-vous donc? me demanda Robert. Je reconnus sa voix; je me serrai près de lui en disant : rien!... Le domestique avait ouvert la grille, nous roulâmes de nouveau. La lune venait de sortir des nuages; elle éclairait un beau château. Les tours se dessinaient sur un fond gris, avec une majesté imposante et sombre. La neige couvrait la terre comme un linceul, les pins verts se dressaient comme des tombes; on eût dit un cimetière avec de grands monuments.

Une porte s'ouvrit; un homme vint au devant de nous avec une lanterne; les chevaux nous entouraient d'un nuage de vapeur.

On me fit entrer dans une grande salle, où la cheminée devait avoir huit pieds de haut. On conduisit M. Martin à sa chambre, dans le bâtiment de droite. Je suivis Robert. Il monta un escalier de pierre, dans une grosse tour, sur la gauche.

Je marchais silencieuse, n'osant pas respirer. L'écho devait être menaçant! L'aspect du dehors et du dedans me parurent sinistres! Il me semblait voir des ombres se détacher des murs, pour me chasser. Nous entrâmes dans une grande

chambre où un domestique allumait du feu. Il y avait quatre bougies allumées; c'est à peine si elle était éclairée. Je vis une chose dont je n'avais jamais eu l'idée: c'est la splendeur du quinzième siècle. Cette pièce, qui pouvait avoir dix mètres carrés, était tendue d'un brocard rouge, garni en haut, en bas, et dans les angles de colonnes de bois sculpté et doré.

Des glaces à biseau dans des cadres superbes, des peintures sur les portes, sur les cheminées; un lit en bois doré, garni de soie pareille à la tenture. Au plafond, tenait une corbeille de fleurs en bois doré, d'où s'échappaient des rideaux de soie, à franges d'or; des meubles en bois de rose, de laque, en faisaient le tour. De

grands fauteuils-bergères, rouge et or, complétaient le mobilier. Le lit était en face la cheminée.

Je fus tirée de mon examen par des cris épouvantables; je ne connaissais pas ces voix-là, j'en fus très effrayée. Robert se mit à rire; il me dit que dans la pointe de la tour il y avait des nids de chouettes; que souvent, la nuit, elles faisaient ce tapage.

Je répondis que j'étais fâchée qu'elles le fissent le jour de mon arrivée; que c'étaient des oiseaux de malheur!

Le feu pétillait dans l'âtre, le sapin résineux claquait; cela me fit oublier les chouettes, qui furent silencieuses le res-

tant de la nuit, et le matin, quand je m'éveillai, je fus longtemps à me reconnaître.

On sonnait une cloche; c'était celle du déjeuner. Martin vint me chercher, pour me conduire à la salle à manger. Nous traversâmes la grande salle de la veille, un billard, un énorme salon, un petit salon, et nous arrivâmes à la salle à manger.

Après déjeuner, Martin me conduisit partout. Le soleil avait changé l'aspect de la nuit. Une vigne vierge enlaçait les tours, les arbres verts semés dans le parc, et égayait un peu la tristesse des hivers. Le château était sur une hauteur, et lais-

sait voir à ses pieds une énorme vallée. La neige était à moitié fondue.

Allons voir les chevaux et les chiens, dit Martin, qui n'était pas fâché d'agir en maître. Les écuries étaient superbes, bien tenues. La première était de dix chevaux. Chaque stalle était garnie d'un cheval qui ne valait pas moins de trois à quatre mille francs.

Tous avaient des camails marqués aux armes de Robert. On me fit voir la remise. Six voitures des plus belles, étaient dessous. Nous sortîmes dans une autre cour. Les chiens, à l'approche du maître, se dressèrent à la grille.

Jamais je n'en ai vu de plus beaux. Ils

étaient blanc-orange, et ils avaient de bonnes grosses figures qui donnaient envie de les caresser.

Nous revînmes par le potager. J'ai toujours adoré les fleurs. Je cueillais des monceaux de violettes. Tout cela m'avait émerveillée. J'avais rencontré tant de monde! cochers, grooms, cuisinier, jardinier, homme d'écurie, valet de chambre, filles de basse-cour, piqueurs, valets de chiens, gardes, que je me disais: Mon Dieu! quelle fortune il faut avoir pour payer tout cela!

Je n'y étais pas depuis quatre jours que je vis ce qui en était. Robert ne pouvait continuer ce train, s'il ne se mariait à une

femme riche. Il avait vécu dans un intérieur où il y avait quatre cent mille livres de rentes. Cela s'était partagé en six. Cette terre, qui était toute sa fortune, ne valait que vingt-cinq mille livres de rente, et, bien administrée, eût à peine rapporté deux pour cent.

Il s'était mis entre les mains des juifs et des usuriers qui lui avaient peu donné, mais à qui il devait beaucoup. Plutôt que de rompre avec ces gens-là qui le grugeaient, il se laissa entortiller par de nouvelles offres.

Les juifs des Champs-Élysées avaient toujours un cheval extraordinaire, qui arrivait de Londres tout exprès pour lui.

On ne se contentait pas de lui écrire, on venait le relancer jusque chez lui. J'ai vu, pendant mon séjour, un certain brocanteur de Belgique qui faisait tout exprès le le voyage du Berri. Quand un trafic lui manquait, l'autre réussissait. Il faisait de tout!... de la banque où on ne voyait jamais d'argent, — des échanges, dont il était le seul à profiter.

Robert ne savait pas se débarrasser de toutes ces sangsues. Il avait dix-sept chevaux... J'avais peur pour lui. Il adorait la chasse... C'est encore un plaisir fort cher. Il courait à sa ruine les yeux fermés; quelquefois pourtant il était triste, mais ça ne durait pas longtemps. Il était bon!... pourtant il avait des moments de bruta-

lité; il me disait des choses dures, que j'aurais peut-être pu éviter si je n'avais pas répondu, mais ne pas répondre, c'eût été plus fort que moi. Seulement je faisais mon possible pour éviter les occasions de scènes. Je tâchais de réformer mes habitudes, et de prendre celles de Robert.

Le premier jour, je fus très malheureuse d'avoir derrière moi ce grand maître-d'hôtel. Derrière encore ce n'était rien, mais quand il se mettait devant moi, je n'osais plus manger. Il me prenait mon assiette en même temps que celle des autres. Le dîner fini, j'avais très faim.

On restait deux heures à table. Une fois,

je m'en souviens, j'avais envie de m'en aller. J'avais fait un mouvement pour me lever. Robert m'avait regardée et m'avait dit d'un ton sévère : Où allez-vous ? Règle générale, on ne se lève de table qu'avec le maître de la maison. J'étais devenue pourpre !

Quand dans la journée il venait un fermier, un paysan pour affaires, il me renvoyait, en me disant : Enfermez-vous dans votre chambre, je n'ai pas besoin que tout le monde vous voie.

Je reçus une lettre de Marie, qui me disait :

« Madame ferait bien de revenir ; elle
» était malade lorsqu'elle a quitté Paris ;
» on dit partout qu'elle est morte. Plu-

» sieurs de ses amis sont venus voir si
» c'était vrai. »

J'en parlai à Robert qui était sans doute de mauvaise humeur. Il me répondit :

— Eh ! bien, partez, vous êtes bien portante ! Qui diable voulez-vous qui s'occupe de vous ? vos amis de Mabille. J'aime à croire que vous y tenez peu.

— C'est ce qui vous trompe. Peu m'importe que mes amis soient des amis de Mabille ou d'ailleurs, s'ils pensent à moi, je leur en suis reconnaissante. — Tenez, Robert, soyez franc ! Vous m'avez amenée, vous le regrettez ; vous voudriez que je partîsse. Eh bien, je m'en irai demain.

J'avais beaucoup de courage en lui di-

sant cela, mais au fond de l'âme, j'espérais qu'il refuserait.

Il accepta.

Je pensai que le lendemain il me retiendrait. Le lendemain il causa longtemps avec moi; il était triste.

— Je ne regrette pas de vous avoir amenée, Céleste, puisque vous allez mieux. Seulement j'ai joué un jeu dangereux pour mon repos. Je vous aime beaucoup, mais il faut que je me marie. Une de mes parentes m'a écrit à ce sujet. C'est pour cela que je vous laisse partir. Je vous écrirai; nous serons bons amis.

J'avais le cœur gonflé, mais je ne pou-

vais m'empêcher de comprendre qu'il avait raison. On me conduisit le lendemain à Châteauroux avec ma malle.

Quand la voiture dépassa la grille, tout mon courage me quitta. J'avais envie de lui demander pardon, de le supplier de rétrograder. Dieu! comme j'ai souffert pendant ce trajet! Arrivée, je pris une place dans une diligence faisant le service de Vierzon. Je ne pouvais plus retenir mes larmes!... Robert m'embrassa et me quitta brusquement; mais si rapide que fût son mouvement pour se retourner, j'avais eu le temps de voir ses yeux humides.

Quel contraste entre mon retour et le voyage que j'avais fait quelques semaines

auparavant! Aux enchantements de l'amour heureux et de la vanité satisfaite, succédait la plus froide, la plus amère, la plus implacable déception. Il y a des joies qu'il ne faudrait pas éprouver, quand on doit les perdre! Il y a des horizons qu'il vaudrait mieux ne pas entrevoir, quand on est obligé de leur dire adieu! Cette grande existence qu'il m'eût été si doux de prolonger, la main dans la main, le cœur sur le cœur de mon amant, jamais elle n'avait été faite pour moi. Le sort m'avait ironiquement permis de voler quelques instants de ce bonheur, moins pour me donner une joie passagère, que pour me laisser d'éternels regrets. C'était un mirage, il avait fui. J'étais retombée lourdement dans la réalité médiocre de ma vie

de bohémienne. Au lieu de cette splendide voiture, où je roulais si doucement sur de moëlleux coussins à côté de lui, j'étais seule, cahotée dans une mauvaise diligence. Du même coup j'avais perdu ce qui faisait mon bonheur et ce qui faisait mon orgueil. Aujourd'hui, du reste, que des années me séparent de ces émotions, je suis bien aise de les avoir éprouvées. Quand ces brusques transitions n'énervent pas complètement le cœur, elles le relèvent et le fortifient. Elles vous donnent sur vous-même une force dont on apprend plus tard à se servir sur les autres.

Je souffrais d'autant plus, que je voyais clair dans ma situation. Je n'avais pas eu

le vertige et j'avais gardé mon bon sens. Je n'en voulais pas à Robert, mais l'idée qu'une femme allait venir s'établir près de lui, me brûlait comme un fer rouge. Je me disais : S'il m'aimait, il serait moins ambitieux, il me garderait ! Pourtant il pleurait en me quittant. S'il m'aime, il reviendra.

J'étais arrivée... mes raisonnements ne me suffisaient pas pour retrouver un peu de calme, et je continuais à souffrir cruellement.

On avait dit dans tout Paris que j'étais morte. Adolphe, de retour de Metz, où il avait vécu depuis notre séparation, était arrivé chez moi tout défait, tout pâle !

Entré dans mon salon, sans parler à Marie, il causait avec mon portrait.

— C'est donc vrai, pauvre fille, je ne te verrai plus; je suis revenu trop tard!

Marie lui disait : Trop tard! pourquoi donc, monsieur?

— Mais pour voir Céleste avant qu'elle ne meure!... Je l'ai bien aimée, allez! je l'aime encore.

— Monsieur a raison, dit Marie, mais madame se porte bien ; elle est à la campagne et m'a écrit hier. Il l'embrassa de joie et partit laissant son adresse.

J'étais à peine réinstallée chez moi,

qu'un agent du quartier de la Madeleine vint me demander. — On lui dit que je n'y étais pas. — Il s'éloigna en grommelant et en disant qu'il me trouverait bien.

Marie me prévint.

Je pris aussitôt mon parti. Il y a toujours eu en moi une telle ardeur d'existence, une telle force de vie, que je ne puis rester longtemps sous l'impression d'une inquiétude ou d'une douleur. Je m'agite jusqu'à ce que j'aie retrouvé l'équilibre de mes facultés, sentant bien que si la souffrance s'acclimatait dans mon âme, elle me rendrait folle ou me tuerait.

Je me décidai à partir, à faire un voyage. J'allai chez le commissaire de mon quartier. Je pris un passeport avec deux témoins, et je fis dire à Jean que je voulais aller au Havre. Je le priais de m'accompagner.

Il accepta. Mon passeport visé du Havre, était une garantie pour ne pas être punie si j'étais prise ; je pourrais prouver que j'avais été absente.

Nous partîmes le soir même.

XXIII

Le Havre-de-Grâce.

Le cœur est une singulière énigme ; je m'aperçus en arrivant au Havre, que j'avais eu pour m'éloigner de Paris un motif dont je ne m'étais pas rendu compte à moi-même. C'était un prétexte pour *lui*

écrire. Datée du Havre, et motivée par un voyage, ma lettre semblerait plus naturelle. Aussi, la première chose que je fis, en descendant à l'hôtel, fut de demander du papier et de l'encre.

« Mon cher Robert, les raisons qui nous
» ont séparés sont si bonnes, que vous
» avez vu ma résignation. Pourtant, il ne
» faut pas demander à la créature hu-
» maine plus qu'elle ne peut! Je pense
» plus à vous que jamais. Grâce à vos
» soins, j'ai retrouvé la santé. Je ne
» veux plus faire ces excès qui me ren-
» daient si malade. Le chagrin qu'on
» étouffe un jour revient le lendemain
» plus fort. J'ai retrouvé l'amitié de Jean.
» Je suis ici pour quelques jours; si vous

» aviez quelque chose à me dire, vous
» pourriez m'écrire. — Pensez à moi.

» CÉLESTE. »

Je n'avais jamais vu la mer; j'éprouvai que ce spectacle était bien grand, car il me consola. Mon admiration était mêlée d'un sentiment de tristesse et de mélancolie. L'aspect de la mer me rendait triste, tout en faisant une distraction à mes peines. Je me demandais comment des gens avaient le courage de confier leur vie à ces grands berceaux appelés navires, qu'une vague berçait doucement un jour et pouvait engloutir le lendemain; vivre des mois entiers entre le ciel et l'eau, m'aurait paru au-dessus de mes forces. L'hôtel où j'étais descendue don-

nait sur la jetée ; je voyais loin en mer. A orce de fixer le mouvement des vagues, il me sembla remuer comme elles ; je pris ma maison pour un vaisseau ; j'eus peur, j'arrachai ma pensée et mes regards à ce tableau ; je rentrai et fermai ma fenêtre. Il faisait froid ; mais la journée était belle.

Jean vint me demander si je voulais faire une promenade en mer avec d'autres voyageurs.

— Non, dis-je, en me serrant dans mon manteau, par un mouvement nerveux d'appréhension ; j'aime mieux marcher.

Je pris son bras et nous sortîmes.

J'achetai une foule de chinoiseries. Un coup de vent nous enveloppa si fort que je faillis être enlevée comme un ballon avec mes acquisitions. L'air qui s'engouffrait sous mes jupes m'inquiétait bien peu, mais je ne voulais pas lâcher mes petits pots! je marchais plus vite que je ne voulais, heureusement nous étions poussés du côté de la maison.

Le temps devint si noir qu'il faisait presque nuit à deux heures.

J'arrivai sans accident; je rangeai sur un meuble les ivoires dont je venais de faire emplette. Le vent battait les maisons et les vitres en sifflant comme une furie.

— Quel temps! dis-je à Jean, comme j'ai bien fait de ne ne pas aller me promener en bateau avec votre mer qui était comme une glace.

— Oui, me dit-il, c'est une vraie tempête! c'est beau à voir, regardez!

Je m'approchai de la fenêtre, je fus effrayée! Pourtant cette émotion me plaisait. Les grandes voix de la nature calment, en s'harmonisant avec elles, les voix des passions qui grondent sourdement dans nos cœurs.

— Vous trouvez ça beau, lui dis-je! mais c'est à vous faire mourir de peur! Ces pauvres gens qui sont sortis, que vont-

ils faire avec leur coquille de noix, contre une pareille bourrasque!

— Bah! il n'y a pas de danger... ils ne doivent pas être loin!

Les flots arrivaient comme des montagnes, se brisaient sur la plage; d'autres les suivaient, semblaient les écraser, et se retiraient en mugissant.

Plus loin, au large, nous voyions d'immenses masses d'eau s'élever avec fracas et retomber sur elles-mêmes en entr'ouvrant de grands abîmes qui semblaient plonger jusqu'au fond des mers.

Parfois, il me semblait distinguer la

pauvre petite barque comme un point noir.

— Les voilà, disais-je!... Ils s'enfoncent!

— Non, non, me disait Jean, se sont des lames!

— Mon Dieu! mais si un de ces géants les enveloppe, ils son t perdus!

Oubliant le froid, nous ouvrîmes la fenêtre.

Beaucoup de monde était sur la porte au-dessous de nous, chacun, le cou tendu, l'œil fixe, cherchait les promeneurs.

Dans la foule, un homme se désolait et disait :

— Mon Dieu ! pourquoi ai-je permis à mon fils de sortir ; ils sont perdus !...

Il pleurait; il était bien vieux ! Ses cheveux étaient tout blancs... il me fit mal... je partageais sa peine. La barque m'intéressa encore davantage ! j'avais de bons yeux ; je les plongeais dans le lointain, pour tâcher d'apercevoir les promeneurs.

Ce fut moi qui les vis la première ; j'étais si émue que pour dire au pauvre père : les voilà, je faillis faire la culbute par-dessus le balcon. Je l'engageai à monter près de moi, qu'il verrait mieux. On s'était pro-

curé des lorgnettes, cela ne lui servait à rien, il avait la vue trop basse pour rien distinguer. Je lui indiquais tous les mouvements que faisait la barque.

La vieillesse et l'enfance se ressemblent.

Quand je disais: ils avancent, le pauvre vieil homme riait, me serrait les mains! Quand je les perdais de vue, il me poussait et semblait me faire un reproche, comme si c'était moi qui les empêchais d'avancer.

— Les voilà, je les revois; ils luttent avec la peine, mais ils avancent.

Il m'attirait à lui, me serrait presque dans ses bras, et me disait :

— Regardez mon enfant, regardez bien !

Cent fois, je les crus coulés. Ils étaient assez près pour que je les visse rouler comme une plume, monter, descendre ! Ils étaient près, mais sans pouvoir aborder. Deux heures se passèrent ainsi, deux heures d'angoisse. Enfin, ils arrivèrent, pâles, défaits, brisés par la fatigue et par l'émotion.

Le vieillard me quitta, courant aussi vite que ses jambes le lui permettaient, pour aller embrasser un beau, grand jeune

homme, qui pouvait avoir vingt-cinq ans.

Je me disais en le voyant partir : Ingrat comme un enfant, il ne me remercie pas d'avoir partagé ses terreurs ; mais le soir, à table d'hôte, il vint se mettre près de moi. Son fils me remercia de l'intérêt que je lui avais porté et du service que j'avais rendu à son père.

Je m'étais trompée; au lieu d'une conquête j'en avais fait deux. Le père n'avait pas cessé de parler de moi ! il me trouvait charmante, adorable ! j'étais jolie, je vous ai dit qu'il avait la vue basse ! — j'avais un esprit d'ange ! — je ne lui avais pourtant dit que quelques mots, mais je les avais

répétés à satiété : « Ah ! les voilà, ils sont sauvés ! Ah ! mon Dieu, je ne les vois plus ! si, les voilà ! ils avancent ! »

Le fils avait sans doute l'habitude de penser comme son père. Il devint plus qu'assidu, et, au bout de deux jours, il me déclara tout net qu'il était amoureux fou de moi.

Jean voyait bien ce petit manége, et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il le protégeait en se retirant. Il détestait Robert ; il se serait sacrifié à tous mes caprices, pour me faire oublier un seul nom, un seul souvenir.

Mon naufragé n'avait pas grand esprit ; il commençait à m'ennuyer beaucoup ! Il

m'écrivait de si drôles de lettres, que je pouvais m'empêcher de lui rire au nez. Quand je le rencontrais, il voulait toujours m'enlever, ou par terre ou sur mer, cela lui était égal ; il ne parlait de rien moins que de m'épouser, sûr, me disait-il, que son père lui pardonnerait un amour que lui-même avait fait naître. N'étais-je pas l'ange qui l'avait sauvé des flots par mes prières ? Pourrait-il repousser celle qui avait sauvé la vie de son fils ?

Je dis à Jean que je voulais dîner chez moi. Il me demanda pourquoi je ne voulais plus descendre. Je lui répondis que le père et le fils étaient fous ; qu'ils voulaient absolument faire de moi un ange ;

qu'ils méditaient un enlèvement, ce qui m'obligeait à prendre des précautions, pour ne pas les exposer à une si mauvaise capture.

— Je croyais que cela vous amusait, dit Jean ?

— Je ne m'amuserai jamais aux dépens des gens qui m'aiment ; si je fais souffrir quelqu'un, ce sera involontairement.

Je le regardais en disant ces mots, car ils étaient à son adresse.

Il ne répondit rien.

Jean avait un ami au Havre. Après

dîner, il me demanda la permission d'aller le voir une demi-heure.

Il était à peine sorti, que la porte s'ouvrit. Je crus que c'était lui qui revenait; je ne quittai pas même ma lecture. J'entendis donner un tour à la serrure; je me retournai, et je vis mon naufragé, plus pâle que le jour où il était revenu de sa promenade.

— Pourquoi n'êtes-vous pas descendue dîner?... me dit-il d'un air effaré; vous me fuyez, n'est-ce pas?...

Il était vraiment effrayant. Je crus prudent de lui parler doucement; je lui dis que je n'étais pas descendue parce que j'avais mal à la tête.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu?

L'aplomb naïf avec lequel il démasquait ses petits plans de tyrannie m'étonna tellement, que je fus quelques minutes sans savoir que répondre.

Il reprit : Vous n'êtes pas descendue pour me faire souffrir; vous êtes une coquette, comme toutes les parisiennes. Vous vous faites aimer des gens, afin de les tourmenter. Je vous aime et ne m'arrangerai pas de cela; j'ai vu votre passeport, vous êtes libre; vous allez quitter votre amant et me suivre, ou je lui cherche querelle.

La conversation commençait à prendre une tournure inquiétante.

Jean pouvait rentrer. Celui-là était du midi, paraissait avoir mauvaise tête. Jean était d'un caractère froid, mais il était amoureux et ne céderait pas à un nouveau venu, comme il avait fait à Robert, qui avait des droits antérieurs.

Je ne vis qu'un moyen : lui dire du mal de moi, et je commençai ainsi :

— Voyons, mon ami, ne vous montez pas ainsi la tête! Vous rencontrez une femme avec un homme qui est son amant, cela ne doit pas vous donner bonne opinion d'elle... Au lieu de vous raisonner, de vous dire qu'il serait à peine sensé d'avoir

un caprice pour elle, vous vous mettez à l'aimer comme un fou, vous voulez l'enlever, l'épouser, vous battre ; et pour qui, je vous le demande?... vous n'en savez rien !... Je vais vous le dire... pour une fille qui a gâché sa jeunesse, qui n'est digne de l'intérêt de personne, que l'on prend et que l'on quitte, qui pourrait abuser de vous et vous entraîner dans cette vie infernale, d'où l'on ne sort qu'après avoir laissé ses illusions, sa fortune, quelquefois son honneur ; enfin, pour Mogador!

Je croyais que ce nom allait l'épouvan-vanter ; il me dit : Mogador ! je ne sais pas ce que c'est, mais je vous aime ! peu m'importe ce que vous avez été, je vous

aime, je vous aurai. Je n'habite pas Paris, vous cacherez votre passé dans mon pays. Venez avez moi, ou je vous suivrai partout, même à Paris, dans ce gouffre, dont vous croyez en vain me faire peur ; mais vous me verrez toujours.

— Eh bien ! lui dis-je, soyez raisonnable... attendez quelques jours, la personne avec laquelle je suis venue au Havre va partir ; quand je serai seule, nous verrons. Seulement, je ne veux pas lui faire de peine ; il ne faut pas qu'il vous trouve ici. Sortez ! mais, pour Dieu, calmez-vous, et, jusque-là, ne faites point de folie.

Il me le promit, en m'embrassant les mains !... Il paraissait bien heureux !

Jean rentra quelques minutes après et me dit tout surpris : Tiens, vous faites votre malle ?...

— Oui, nous partons demain, au petit jour.

Personne n'était levé dans l'hôtel, que j'en sortais, laissant un regret pour ce pauvre garçon, qui m'aimait au moins autant que j'aimais Robert.

XXIV

Un bal masqué à l'Opéra. — La Panthère.

Je n'étais restée que dix jours absente, il me semblait que des années s'étaient écoulées. J'approchai de mon logement avec des battements de cœur. Peut-être

avais-je une lettre de Robert!... Le concierge m'en remit une.

Jean prit congé de moi, sans que j'y fisse attention. Je dévorais ma lettre en montant. Elle était longue! Robert me félicitait de la manière dont je prenais mon parti de sa perte. Il me disait que cela lui était moins facile qu'à moi, qu'il n'avait personne pour se consoler.

Cette lettre, je la lus plusieurs fois. Il était jaloux de moi. Un éclair de joie monta de mon cœur à mon cerveau. Il était jaloux. J'avais barre sur lui. Je ressentis un immense bonheur, parce que j'eus pour la première fois conscience entière de ma force. L'amour est le tyran

du monde, mais devant la jalousie, il n'est plus qu'un pauvre esclave tremblant. On s'est effrayé, de notre temps, de l'empire que certaines femmes galantes ont pris sur le caractère de leurs amants, et des ravages qu'elles ont fait dans leur existence. On a crié au miracle. On a cherché l'explication dans des contrastes impossibles. D'une part, on a supposé des monstres de cruauté et de sécheresse de cœur, de l'autre des prodiges de niaiserie et de faiblesse. On s'est doublement trompé. Les données générales du cœur humain suffisent à tout expliquer. Quand la jalousie ne tue pas l'amour, elle l'aiguillonne : C'est le fouet des furies, l'âme qui a une fois senti ses lanières ne s'appartient plus. Il y a de pauvres femmes qui souf-

frent et qui meurent sans se douter de cela. Vertueuses, on les délaisse; infidèles, on les adorerait. Je connaissais trop le monde pour ne pas profiter de mon expérience, dans l'intérêt de cet amour qui remplissait mon cœur. Pour le ramener à mes pieds, me disais-je, je n'ai qu'un moyen, le tourmenter; et comme je l'aimais beaucoup, je fus impitoyable.

Mes lettres pouvaient laisser à désirer sous le rapport du style et de l'orthographe, mais j'affirme qu'elles étaient des chefs-d'œuvre de coquetterie.

Je réussis au gré de mes désirs.

Au bout de huit jours, il était plus épris que jamais et m'écrivait :

« Ma chère enfant,

» J'arrive passer deux jours à Paris. Je
» descends à l'hôtel Chatam, si vous pou-
» vez disposer d'une heure pour moi,
» vous savez tout le plaisir que j'aurai à
» vous voir. »

C'était un dimanche ; le boulevard était plein de monde, je voulais aller vite, et ne réussissais qu'à me faire bousculer par les passants.

Arrivée à la porte de Robert, je tâchai de me remettre pour avoir l'air calme, même froid. Il m'embrassa et, me regardant bien en face, il me dit :

— Est-ce que vous ne m'aimez plus, Céleste ?...

— Si, lui dis-je, mais il faut bien que je me fasse à l'idée de ne plus vous voir, puisque vous allez vous marier.

— Non, me dit-il presque joyeux, je ne me marie plus ; j'allais sans m'en douter faire un très sot mariage. Ma bonne étoile m'a sauvé. Une femme de chambre m'a appris, sur le compte de ma fiancée, des choses... que ses parents ne m'auraient certainement pas dites. Ce sera pour plus tard.

— Oh ! c'est pour ça que vous me revenez.

— Oui, un peu, et beaucoup parce que je vous aime.

— Vrai, Robert ?

— Vous le savez bien !

— Jamais assez...

Nous passâmes huit jours ensemble, il ne me quittait pas. J'avais écrit à ce pauvre Jean pour lui éviter une rencontre, et, fidèle à ses habitudes d'abnégation, devant les droits acquis, il n'était pas venu me voir.

Robert était obligé de retourner en Berri.

— Je vous emmène, me dit-il.

Il n'avait pas besoin de me dire : Voulez vous venir?

Je passai deux mois près de lui. Il reçut une lettre qui lui annonçait l'arrivée d'une de ses parentes.

Pour moi, cette lettre était un ordre de départ. Je le compris.

Il m'annonça cette nouvelle avec tous les ménagements possibles.

Retournez quelques temps à Paris, me dit-il; dès que je serai seul, j'irai vous chercher.

Je me doutai bien que cette visite cachait quelque nouveau projet de mariage, et que Robert ne me disait qu'une partie de la vérité. Je cherchai la lettre et n'eus pas de peine à la trouver. Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée. Il s'agissait d'une alliance proposée, qui devait se nouer par les soins d'une amie de sa famille.

Je revins à Paris et lui écrivis que je n'étais pas dupe de ce qu'il m'avait dit. Il resta quelque temps sans me répondre. Le pauvre garçon cherchait sans doute à affermir sa résolution. J'étais bien moins inquiète que la première fois.

Un pressentiment me disait que tous ces mariages manqueraient. Je marchais résolument dans la voie que je m'étais tracée, je faisais au cœur de Robert une guerre terrible par mes folies et mes excentricités. J'allais partout, aux bals, aux concerts, aux spectacles. Cette époque est la plus agitée de ma vie. Mon esprit, du reste, était devenu plus réfléchi, et dans le monde nouveau que je voyais, tout pour moi était un objet d'étude. En sortant du

théâtre, nous allions presque toutes les nuits, souper au Café de Paris. Ces beaux salons aux vases dorés garnis de fleurs resplendissaient de lumières. Le repas, préparé d'avance, ressemblait à une féerie. Les convives étaient jeunes, riches et beaux. Leurs noms étaient les plus beaux noms de France, mais leur vie était frivole, leurs caractères étaient capricieux et changeants. Ce monde ne ressemblait en rien à celui que j'avais vu pendant que j'étais à l'Hippodrome.

Léon et ses amis, tous fils de marchands très honorables, de bourgeois très honnêtes, étaient pédants, orgueilleux. Ils déblatéraient contre la noblesse, mais c'était par jalousie.

Tous ceux que j'ai connus, auraient acheté de leur sang le droit de mettre à la porte de leur maison de commerce: Le marquis un tel, tailleur! monsieur le comte un tel, marchand de bois.

Ils avaient de grandes fortunes, mais il manquait quelque chose à leur bonheur: un petit bout de blason pour enjoliver les factures de leurs papas.

Ce qui me plaisait le plus dans mes nouveaux amphytrions, c'est qu'ils étaient presque tous liés avec Robert. Je les avais connus avec lui, chez lui; de cette façon j'étais sûre qu'il serait tenu au courant de ma conduite, et que pas une de mes extravagances ne serait perdue pour lui.

Le hasard est le plus habile des machinistes. Il arrange des combinaisons bien curieuses. Dans le tourbillon où j'étais de nouveau lancée, je faisais chaque jour de nouvelles connaissances. Dans cette vie-là, les amis, et les amies disparaissent comme les amants; on finit par se rencontrer sans se dire bonjour.

Je me liai avec une femme plus âgée que moi.

Il y avait dans le caractère de cette femme et la disposition présente de mon esprit, des analogies qui me la firent étudier attentivement. Deux ans plus tôt ou deux ans plus tard, elle aurait traversé ma vie, je n'y aurais probablement pas

pris garde ; mais à cette date précise elle exerça sur moi une sorte d'influence.

Je ne trouvai pas sur sa figure les restes d'une grande beauté, pourtant elle avait été une des femmes les plus à la mode.

Elle était riche et regardait avec mépris cette vie qu'elle avait quittée. Peut-être avait-elle été bonne et était-ce à force de lui faire des méchancetés qu'on l'avait rendue méchante, ce qui arrive souvent. Toujours est-il qu'elle dépeçait ses chères amies de la bonne façon, et cela avec tant d'esprit, qu'il ne leur restait que les os ; encore disait-elle : je les abandonne parce qu'ils sont gâtés.

Comment s'appelait cette femme? son nom je ne peux pas vous le dire, mais je vous dirai son surnom : on l'appelait la Panthère.

Cette Panthère si féroce pour tout le monde m'avait, je ne sais pourquoi, prise en grande affection.

Un soir, je voulus l'emmener à l'Opéra.

— Non, me dit-elle, je ne ferais pas mes frais!

— Pourquoi?

— Parceque les gens d'esprit n'y vont plus ou, s'ils y vont, ils mettent un faux nez.

— Ils l'ôteraient pour vous! venez, vous me ferez bien plaisir!...

— Je vous ferai bien plaisir! je ne demande pas mieux; mais il y a cinq ans que j'ai donné mon domino de taffetas noir à une pauvre fille pour porter le deuil de sa mère.

— Nous en louerons un.

— Allons, je me laisse faire. Nous souperons avant; je ne veux pas, si je rencontre d'anciens amis, je ne veux pas qu'on dise la Panthère est édentée! un verre de Champagne, un masque, et gare à ceux qui me tomberont sous la dent.

Après le souper, je la regardai avec une certaine inquiétude : ses yeux brillaient; si elle n'avait bu qu'un verre, il était grand ! Sous le vestibule de l'Opéra, elle arrêta un homme qui suivait plusieurs dominos, dont il portait le manteau. Elle lui dit : — Pas si vite, Gerbier, on dit bonsoir à ses amies. C'est la seconde fois que tu affectes de ne pas me voir, en plein jour, à l'Hippodrome; je te pardonne ce manque d'égards, et puis je crois avoir remarqué que tu étais de mauvaise humeur. Avoue que tu as pris cette chasse au cerf pour une personnalité ?

Le monsieur, qui pouvait avoir cinquante ans et qui bégayait un peu, lui dit de se taire, qu'il n'était pas seul !

— Oh ! monsieur est en famille aujourd'hui ; on a fait sortir la petite de pension, on vient au bal de l'Opéra pour lui former le cœur et l'esprit.

Le monsieur se jeta dans la foule pour se débarrasser d'elle.

Je lui demandai : — Qui est donc ce monsieur ?

— Un imbécile ! A son âge il se fait le groom d'une actrice. Je déteste les actrices en général et celle-là en particulier.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'est pas bonne !

— Comment pas bonne ? bonne actrice ou bònne femme ?

Les deux sont mauvaises. Le talent, pour la plupart de ces dames, n'est qu'un détail. Le théâtre ne les enrichit pas, il les ruine. Elles ne s'en retireraient pas sans les subventions de l'étranger. Qu'est-ce que la scène? un étalage.

— Toutes ne sont pas comme cela...

— Oh! non, me dit-elle en riant, je laisse de côté les vieilles, et si cela vous fait bien plaisir, une sur cent parmi les jeunes; mais le reste vit sur le fonds commun de la Luxure européenne. Celle que vous venez de voir passer fait beaucoup avec Londres, avec Vienne, avec Saint-Pétersbourg. Elle est toujours en route. Son commerce, est un commerce d'exportation. Au surplus, c'est une tradition dans

cette famille. Elle fera comme sa mère, elle perdra sa fille! si la police était bien faite, on y mettrait ordre.

Nous étions arrivées à la porte du foyer :

— Bonjour, beau masque, dit en me prenant la taille, un homme qui en sortait.

— Tu connais monsieur?

— Non, lui dis-je en me dégageant.

— Ah! tant mieux! je vais te décliner ses noms et qualités : C'est le grand commandeur de l'ordre des rats.

— Eh bien, lui dit-elle, ton domestique s'est-il bien conduit ?

— Pourquoi me demandes-tu ça, dit le monsieur qui cherchait à la reconnaître ?

— Dame, tu lui as dit l'année passée, au jour de l'an : François, je vous donne cette vieille botte ! Si vous me servez bien, vous aurez l'autre l'année prochaine. A-t-il enfin la paire ?

Tout le monde se mit à rire.

Nous entrâmes dans la loge 21. Je fus étonnée de trouver deux personnes. Je pensais que Jean, qui me l'avait donnée, avait engagé quelques amis. La Panthère me parlait sans déguiser sa voix. Un do-

mino se retourna. Je vis les yeux de ce domino briller à travers son masque, puis je l'entendis qui disait en se penchant à l'oreille d'un monsieur : Oh ! l'horreur ! Il y a un serpent ici ! Qui donc a ouvert à ces femmes ?

— Je ne sais, dit le monsieur, mais je vais les renvoyer.

— Oui, oui, reprit la dame en baissant son capuchon.

La Panthère et moi avions tout entendu. L'orchestre faisait grand bruit, et elle avait parlé presque haut pour être entendue du monsieur.

Il se leva et nous dit :

— Mesdames, cette loge est louée ?...

— Oui, lui dis-je, mais elle est louée pour moi; elle est à moi.

— Vous vous trompez sans doute!...

— Non, appelez l'ouvreuse, je viens de lui remettre le coupon.

Il l'appela en effet; il y avait erreur. Leur loge touchait la mienne. Nous étions dans notre droit, et c'était à eux de sortir.

Pendant ces explications, la Panthère avait regardé attentivement le domino, et malheureusement pour la femme qui le portait, elle l'avait reconnue. Quand elle se leva pour sortir, la Panthère lui barra le passage, et se mesurant avec elle, elle dit :

— C'est bien elle! c'est bien elle! Ah! je suis un serpent! Eh bien, tu m'entendras siffler.

Le masque ne répondit rien, sortit et rentra dans la loge de droite.

Quand elle fut assise, la Panthère me dit :

— Veux-tu que je te raconte pourquoi on m'appelle le serpent? L'histoire t'amusera et nos voisins aussi.

Il y avait beaucoup de monde dans la loge de gauche. Pas un mot de cette petite scène n'avait été perdu, on prévit que cela allait devenir curieux, et on s'apprêta à écouter.

Le domino se tourna de notre côté, et regarda la Panthère d'un air de défi.

— Figure-toi, me dit celle-ci, que j'ai vécu avec un des hommes les plus à la mode de Paris. Il m'aimait beaucoup, mais il allait dans le monde. Une femme d'une grande naissance s'acharnait après lui. Elle savait notre liaison, et elle avait la rage de s'en occuper. Elle était sans cesse à lui demander quel charme pouvait avoir une fille comme moi, une courtisane, élégante il est vrai, mais dont le luxe devait inspirer le dégoût, le mépris, car tout cela ne pouvait s'expliquer que par le conte des *Mille et une Nuits*. J'avais une grande puissance sur mon amant. Il me racontait ces belles conversations en

me disant : Si tu veux, je n'irai plus chez elle ; elle est folle de moi, mais je te la sacrifie. En effet, il n'allait plus chez elle. Elle l'attendait des heures entières à la porte du club. Il finit par être touché de tant d'humilité ! elle me l'enleva. Je lui en aurais moins voulu si elle n'avait pas dû être honnête femme, et qu'elle eût eu de l'indulgence pour les autres, mais en bonne conscience, elle était trop rouée pour être intéressante.

Les plus coupables sont nos ennemies acharnées, nous leur faisons du tort. Celle-là, était descendue bien au-dessous de moi. Mon amant me revint ; elle voulut le reprendre. Cela m'ennuyait. Je trouvai chez lui des lettres d'elle. Je l'avais priée

de se tenir tranquille, elle n'en avait rien fait. Je me vengeai cruellement : je pris ses lettres et je les envoyai à son mari, après avoir rendu illisible le nom de celui à qui elles avaient été adressées.

Ces lettres, avant de m'en dessaisir, je les avais lues ; il y en avait de très amusantes. Elle lui disait : Ne vous contraignez pas, traitez-moi en fille entretenue ! Ainsi va le monde ! Notre prétention est d'être respectées ; celle de ces dames est d'être menées cavalièrement. Ici-bas, vois-tu, Céleste, une moitié du public vole l'autre. J'ai crié au voleur, voilà pourquoi elle m'appelle serpent.

Le domino ne s'était pas attendu à tant d'impertinence; pendant tout le temps que

la Panthère avait parlé, la malheureuse femme n'avait pas osé sortir. Il était facile de voir son émotion, au tremblement de son éventail.

Son compagnon faisait une figure que je me rappellerai toute ma vie.

Les jeunes gens de la loge voisine souriaient.

Au bout de quelques secondes, la dame se plaignit de la chaleur, sortit et ne revint plus.

Au moment où la porte de la loge se referma, la Panthère lui jeta son nom, pour que l'outrage fût complet.

Je lui reprochai de crier ce nom si haut.

— Pourquoi donc? parce qu'elle a un mari, des enfants! Puisqu'elle ne les respecte pas, pourquoi les respecterais-je, moi? Je sais l'histoire de beaucoup d'autres! leurs femmes de chambre en disent plus que moi.

— Allons, viens faire un tour au foyer!...

Et je l'emmenai chercher la personne que j'attendais. — Elle s'arrêta devant un jeune homme qui avait le dos appuyé à une colonne.

— Bonsoir de J..... Comment va ton père?

— Tu me connais? dit le jeune homme en s'arrêtant.

— Apparemment, puisque je te demande des nouvelles de ta famille.

— Eh bien, mon père va mieux.

— Ah! je comprends pourquoi tu as l'air triste! l'argent va augmenter, pauvre garçon, va!

Elle se mit à rire. — Je lui demandai pourquoi l'argent allait augmenter.

— Il va augmenter pour lui. Il y a quelque temps, il cherchait à emprunter à un juif que je connais. Il voulait lui faire des lettres de change; le juif ne voulait pas les accepter.

— Vous avez tort, disait celui-ci, mon père a soixante ans!

— Je le trouve très jeune, répondait le

juif. — Oui, répliquait le jeune homme, mais il est malade et n'ira pas loin j'en suis sûr, ainsi vous serez payé à l'échéance.

— L'affaire n'est pas encore faite ; si le père va mieux, il faudra payer plus cher !

— Eh bien, c'est un vilain monsieur, votre jeune homme, il escompte tout bonnement la vie de son père.

— C'est vrai, mais il y en a beaucoup comme ça.

— C'est triste !

— Je ne dis pas non, reprit la Panthère. C'est un peu la faute des pères qui

les élèvent mal. Petits, on les fait nourrir par des étrangères. Plus tard, on les fait manger avec desgouvernantes; puis on les envoie au collége, hors de la famille, d'où ils sortent à dix-sept ou dix-huit ans. L'amour les prend avant qu'ils aient songé à aimer leurs parents. Ils font des dettes, leurs pères ne les paient pas : les voilà brouillés avec leurs parents. Les meilleurs attendent la fin, les plus mauvais la souhaitent. Il me semble, que si j'avais un enfant, je le ferais travailler près de moi, et que surtout, je ne l'obligerais pas à passer dix ans de sa vie à apprendre un tas de choses qui doivent bien ennuyer les jeunes gens, puisque sitôt en liberté, ils font le diable pour les oublier.

— Oh! te voilà, dit-elle à un homme

que nous croisions. Tu gênais donc ta femme, qu'elle t'a envoyé à l'Opéra.

— Qu'est-ce que tu veux dire, dit le monsieur qui paraissait fâché.

— La, la, lui dit la Panthère, ne t'emporte pas; nous savons que tu as commencé par là; mais tu t'es raisonné, tu t'es dis : Bah! les cornes, c'est comme les dents, ça fait du mal quand ça pousse, quand c'est venu, ça sert pour manger. Tu es un vivant exemple, puisque grâce à l'influence de l'amant de ta femme, tu as une place qui te fait vivre.

Le monsieur fronça les sourcils. Je tirai la Panthère que j'entraînai dans la foule.

L'heure se passait et je ne voyais pas Jean. Cela commençait à me préoccuper.

Ma compagne devina ma pensée.

— Pourquoi ne vient-il pas, me dit-elle ?

— Je n'en sais rien. Il ma envoyé une loge, que je lui ai demandée, mais je suppose qu'il me boude. Si Robert savait cela, il serait enchanté.

— Ton Robert t'adorera, me dit la Panthère, tu prends le seul moyen. On dit que nous sommes des monstres ! la faute à qui ? Soyez douce, bonne, ils vous font aller. Il me semble me rappeler que j'ai été douce, bonne, il y a longtemps. Mon premier amant qui était rapin, me faisait coucher sur le carré au mois de janvier, mon amour me tenait chaud ! Quand il

s'est en allé, j'ai senti le froid et j'ai fait comme mon amour : je suis partie. Je me suis vengée de mon premier amant sur le second, du second sur le troisième et ainsi de suite. On m'a appelée Panthère, Serpent, mais on m'a aimée. Maintenant, on me déteste, je vis seule, je m'ennuie; j'ai thésaurisé tous les dégoûts de la vie; je n'ai jamais une bonne pensée, je ne sais plus dire une bonne parole; je déteste les gens heureux, je me venge du mal qu'on m'a fait en me prenant ma jeunesse et mes illusions. J'ai trente ans! une honnête femme serait jeune; je suis vieille, on ne parle plus de moi, sans dire la vieille Panthère, ce qui me fait damner. C'est sans doute la punition qui m'était réservée, car, au fond, je sens que mon cœur n'a pas

vieilli et que je souffre de cet abandon.

— C'est votre faute! pourquoi ne vous êtes-vous pas gardé des amis, au lieu de vous faire haïr! tout le monde a peur de vous.

— Des amis! mais les honnêtes gens n'en ont pas, comment voulez-vous que j'en aie! je ne prête pas d'argent!...

— Oh! ma chère, vous êtes désespérante!... Allons-nous-en.

Après l'avoir reconduite, je rentrai chez moi, triste, et je m'endormis sous l'influence de ce mauvais génie, *qui dénigrant tout, se vantait de n'avoir plus d'illusions.*

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

